

Deux deux zéro

mathétics

Table des matières

Stase.....	3
Il ne s'en est jamais réveillé.....	4
Somnambulist.....	5
Souviens-toi ta vie.....	8
Voyage en Corail.....	10
Rename.....	13
Métaphores Oisives.....	18
L'autel de la conscience.....	20
Cauchemar d'euphorie.....	29
Lorsque d'un souffle, tout s'éteint.....	29
Lorsque d'être blessé j'eus le droit.....	32
Uman.....	35
Comment qu'elle marche.....	36
Aspirateur.....	37
Surp.....	38
L'amisanthrope.....	40
À l'aube d'une folie.....	42
Savez-vous violer les hommes ?.....	51
Auscult.....	52
Mr. & Mrs Smith – Slowdance.....	55
J'étais naïf.....	58
On y buvait des noms II.....	60
Battu de paix.....	75
Cluedo.....	77
Frime interne.....	80
Lettres réelles pour employeurs fictifs.....	83
.....	84

Stase

Il ne s'en est jamais réveillé

29 sept. 2020 - MdE

- comment ça ?

bin oui, jamais ; il était insomniaque, à la base, parce que stress, parce que je sais pas quoi... genre il dormait pas, jamais, ou très peu, et il faisait sa merde comme ça, pour dire que l'existence, on lui en avait filé un un peu en mode 'vie', mais que c'est pas ce qu'on aurait pleinement affirmé comme concept pour lui ; non il ne vivait pas, juste zonait-il dans l'existence, comme ça, parce qu'on lui avait filé, mais qu'il avait pas su quoi en faire si ce n'est rester réveillé, stressé de tout, comme ça, genre... genre oui, un truc où il n'était pas tout là, pas tout lui, pas tout, tout court, pas ; et puis vraiment, il a fini par abandonner même le zonage : en gros il s'est ptetr dit des trucs que fallait pas, ptetr qu'il a pris des décisions de zonard, et il a fini par cesser les insomnies ; au début il stressait, faut croire, parce que normal, dormir, perdre du temps de zone, c'est pas confortable quand il était over-stressé de l'angoisse, mais après il a dû lâcher un truc, on sait pas trop quoi, mais le stress a baissé, la tension, la pulsion vitale un peu exagérée de sa non-vie, son existence n'avait ptetr plus d'énergie, du coup bin ouais, dormir ; il s'est mis à dormir un peu plus, et encore un peu plus ; quelques unes ou deux heures, normal, puis trop puis quatre ; au bout d'un moment il faisait des nuits normal, sept, huit, neuf heures... et puis il aimait ptetr ça, ou je sais pas ; il a augmenté le level, dix, onze, douze ; une demi-journée à perdre son temps, par jour, c'était déjà bizarre, mais ptetr il avait à rattraper du sommeil... et puis treize, quatorze, quinze... là il s'est pas dit "j'vais m'arrêter là", nanan,

il s'est sûrement dit "bin tant qu'à continuer", pis du coup il a continué ; level up ; seize, ça commençait à faire presque ours, presque hibernation, mais de la journée improductive qu'il se permettait toujours de ne pas vivre, seulement d'exister, et bin ouais, au final, une heure de plus, de plus, de plus, à la fin y'en a plus du tout à rajouter, alors ça se compte en fractions ; une fois comme ça de temps en temps, il se réveillait, et il grignottait un truc avant d'aller se recoucher ; l'insomniaque ; il était devenu autre chose, ou ptetr oui, qu'il avait zoné assez pour que y'ait plus rien à vivre dans sa non-vie stressée, stressante, stressatoire quoi, et il dormait tout le temps, de plus en plus, jusqu'à ce qu'une fois il se réveille, se recouche, et que bin c'était y'a assez longtemps pour qu'on se dise que c'était la dernière...

- mais il est mort ?

nonon, juste il dort ; il ne s'est pas réveillé de sa vie

Somnambuliste

6 sept. 2016 – rR

Le velours de la nuit scintillait d'éclats étoilés perçant la toile céleste, laissant fantasmer l'arrière d'un décor d'où la lumière naitrait. Il n'y avait dans ce fond cosmologique qu'une impression diffuse, un stratagème divin servant la cause d'une énigme universelle, trop grande pour être appréhendée, trop fine pour être aperçue. De la dentelle infinie, se déversant par motifs, inondait alors un réseau aveugle, sans cause ni but autre qu'une essence indescriptible, mais résolument imposée au regard de toute entité lui survivant. Affinant à loisir un territoire monolithique réservé aux chats errants et aux oiseaux

nocturnes, cet horaire intermédiaire se languissait dans sa solitude fraîche aux relents éthérés.

Sur un banc près des quais, un homme.

Les coudes sur les genoux, les mains jointes entre les deux, il respirait l'air de la nuit, les yeux fermés.

Les réverbères immobiles rendaient à la rue une impression de vie vide. Pas un bruit sinon celui, ample, des voies respiratoires et fluviales, combinées dans un concert blanc toujours identique et toujours différent.

Puis des pas.

Feutrés.

Molletonnés.

L'autre homme, arrivant par la gauche, vint s'installer à droite du premier dans un mouvement calme et paisible.

Endormi.

– Cette nuit ressemble à un rêve, n'est-ce pas monsieur ?

Le premier respirait toujours, fort, par le nez. Il avait la tête légèrement penchée en arrière, comme pour mieux humer les effluves noctambules.

Il répondit néanmoins, plus dans une continuité que par répartie.

– Un rêve dont on voudrait ne jamais s'éveiller.

Tous deux avaient le visage tourné vers l'eau. Ils ne pouvaient se regarder, mais c'est ainsi que vont les choses de la nuit. Une paupière naturellement abaissée.

L'arrivant affichait un petit sourire quiet. Il reprit après avoir savouré un court silence.

– J'aime l'atmosphère de cette ville. Vous savez, je n'y suis que pour la nuit. Je repars ce matin tôt. Mais c'est dans des moments comme ça que mon esprit est le plus ouvert.

Après un nouveau silence somnifère, il reprit.

– Je retourne dans mon pays.

La respiration du premier stoppa son ronflement lorsqu'il ouvrit la bouche.

– Pourquoi êtes-vous venu ?

Un clocher sonna au loin, quatre coups. Après, le dialogue se poursuivit.

– Je ne sais pas. Une obscure raison de ma conscience que je n'ai pas envie de voir maintenant.

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis d'autres.

Lorsque l'arrivant ouvrit à nouveau la bouche, il sembla bailler tant le son mit du temps à sortir.

– C'est durant ce sommeil profond que le monde est le plus beau.

Il n'y avait dans son intervention aucune continuité, mais le premier acquiesça, et continua même.

– C'est pour ça que notre éveil dissocié en vaut la peine.

L'un et l'autre se comprenaient sans s'entendre.

– J'ai pris mes chaussons pour le voyage. Je ne sais même pas pourquoi.

– Sont-ils confortables ?

– Très feutrés.

– C'est bien. On ne sait jamais où l'on marche.

– Mais on marche.

– C'est un peu comme dans la vie.

– On marche sans s'en rendre compte.

– Et quand on s'éveille enfin, on ne peut que constater l'usure des chaussons.

– L'empreinte de notre avancement.

Un vent de complétude passa en même temps qu'un ange dérangé par le bruissement de l'eau et de la respiration du premier. Il dura, puis s'essouffla. L'arrivant intervint donc à nouveau.

– J'ai pris un pyjama, aussi. Je ne dors jamais en pyjama. Je suppose que c'est plus adéquat dans un hôtel. J'ai toujours peur d'être dérangé inopinément.

– Ce serait dangereux.

– Tout est dangereux, la nuit.

– Mais on vit avec le risque. Sans lui nous serions inertes...
– ...naturellement endormis, bercés par les limbes.
L'air immobile reflétait l'état ensommeillé. La lune limpide et lourde volait au dessus des toits. Rien ni personne ne venait interrompre la parasomnie de l'eau. Aucun état de conscience n'aurait su retranscrire, ou imprimer en mémoire, l'aspect lisse et tranquille de ce partage entre deux sombres illuminés de l'absence du soleil.
Il n'y avait plus à dire, il n'y avait qu'à reposer.
Au bout d'un moment, l'arrivant se leva.
– Mon réveil va bientôt sonner, je dois y retourner.
– Vous savez où aller...
– ...et comment.
– Sans connaître votre visage, j'aurais rêvé de vous comme d'un ectoplasme...
– ...sans connaître votre rêve, j'aurais participé à votre nuit.
– Ce fut agréablement aérien.
Je vous l'avoue également.
L'arrivant repartit, passant devant le premier.
Lorsque le bruit feutré eut disparu, il ouvrit des yeux d'éveil

Souviens-toi ta vie

13 déc. 2019 - MdE

Pour s'amuser.

Ils lui ont coupé les tendons et l'ont regardé se vautrer. Par derrière, bien sûr, Achille ne s'en serait pas douté non plus. Petits coups de lame bien placés, et voilà qu'il se trémousse par-terre, tortillant comme un ver, sous les rires de douleur.
- Lève-toi et cours, sans quoi tu vas mourir.

Alors il grince et il pleure, il renifle et il maugrée de peur, d'impossibilité même à fuir le terrain de l'horreur, il sent que tout ceci va se terminer mal, et d'une façon un peu désagréable. S'il arrête de se débattre, ils auront tôt fait de le réveiller à coups de pieds dans les reins. Il n'a donc que le choix imposé de faire semblant. Comme s'il allait vivre. Comme s'ils lui laissaient une chance. Les hypocrites.

- Rampe encore un peu, c'est pas fini.

Ils se moquent gentiment, c'est pas très courageux de rester au sol. C'est pas très glorieux hein, d'être soumis à cette gravité que des tendons bien placés savaient rendre caduque... Mais c'est pas grave mon grand, tout le monde a des problèmes, et la faiblesse ne réside pas dans la chute, bien que la force soit de se relever. Alors mon grand, que fais-tu par-terre les pieds tranchés ?

- D'ailleurs on te fait une fleur, c'est toi qui dit quand c'est fini.

Ils le taquent un peu, c'est de bonne guerre après tout. Il n'avait qu'à pas être lui-même. Ou plutôt si, et c'est une bonne chose, surtout pour lui. Il en faut un peu, des gens qui meurent et qui souffrent, sans quoi les autres ne s'amuse pas. Coup de pieds dans les reins ; mais aussi dans le foie ; au visage. Eh bien, tu ne rigoles pas ?

- Tu sais le plus intéressant dans la torture, c'est pas quand on a réussi à te faire parler...

Il sait dorénavant que son exécution ne patiente que par humiliation consciente des bastions de la mésestente humaine. Eux, ignorent les causes de leurs taches, et lui est impuissant quant aux déterminations qui en découlent. Alors il reçoit ; ses reins encaissent sereins, puisqu'ils ne lui ont promis que ça : mourir, bien.

Voyage en Corail

15 août. 2019 - MdE

Moi, Lemuel Gulliver, personnage créé par Jonathan Swift l'illustre Réel, entend rendre compte d'un épisode qu'il ne narra pas, faute que c'est quelqu'un d'autre qui le narre... Retournons dans le rêve alors, puisque je ne m'incarne pas encore dans votre monde. J'y viendrai mais évidemment, pour construire un Gulliver, il faut un Lilliput, un Brobdingnag, un Laputa, un pays des Houynnhnms, et j'en passe... alors que pour la Fiction à la Raison et pour le Procès durable, je ne suis qu'un gamin instable !

Entendez-moi donc vous narrez ce qui m'arriva, en rêve ou en songe, en vrai ou pas...

C'était un voyage extraordinaire, n'en doutez pas un seul centimètre. Si éloigné était-il, si préoccupé par la distance avec notre monde fut-il, ce lieu dans lequel je rencontrais le peuple Corail, ne figure sur aucun document intérieur, sur aucun repère du vivant autre que ceux qui l'habitent, car et car uniquement, ils savent le prix du néant de toute chose, et du silence naissent leur noble cause. Quelque médullation m'a mené à leur rencontre, et je n'ose, qu'à peine, en rendre un conte qui ne serait pas de leur ordre de grandeur je le crains, ni de celui qu'avec eux, j'ai atteint. Un sommeil mielleux, non, c'est incertain, c'est bien mieux que tous les éveils de Dieu, ou de ces pantins envieux au destin pourtant copieux... Le peuple Corail, barrière au mur de la note musicalement pure que constitue le vide, dont on sature de décibels absents, un peu trop vite, lorsque descend la température de la mort du bruit. Le peuple Corail, qui a compris. Et d'un unanime

illumination, ravit, tout ce qui suit dans la complicité affective autour d'un organisât qu'il aurait fallu délirer pour réellement croire !

Croyez-moi ou pas, mais de leur chant me persécutera à jamais l'étonnement de les voir toujours à l'unisson dans leur discussion.

Non, pas en termes d'idéologies, le Corail sait se mettre en conflit. Mais dans la manifestation linguistique de leur spécificité, une singularité relative à eux-mêmes tels qu'ils se constituent, ils parlent, en même temps, et disent, la même chose, tout le temps ! Dès qu'une portée de voix et d'oreille se fait sentir, alors le peuple uni se met à mélodire, c'est-à-dire à chanter sa pensée. S'ils disent tous la même chose, me direz-vous, comment font-ils pour penser différemment ? Une telle possibilité est permise par le discours sur les catégories de l'entendement, et sur le manière ultra-sensorielles de percevoir celles-ci. Ils se sont en réalité tellement construits des modèles à suivre que plus rien ne leur échape : ils devinent tout d'eux, ils se sont compris, et se construisent autour de statistiques impromptues sur la vérification de leur advenir. L'intérêt ? Eh bien justement, ces gens-là poursuivent l'unisson. Leur seul but à la résonance satisfaisante pour leur existence, c'est qu'en présence d'un des leurs, la sécurité leur soit assurée qu'ils sont en phase dans la préhension des mots de leur réalité partagée. Tout simplement.

Imaginez-vous arriver dans un pays dont vous ne parlez pas l'unique et réellement unique langue appliquée...

Eh bien moi j'ai complètement vrillé ! Les gens t'abordent tout seul, bon... tu vois pas le lien. Mais déjà tu te poses la question quand il t'attends, sens que tu ne sais pas quoi dire, et, en

silence, attend son confrère qui arrive, et oh, idemmemment, se bloque simplement parce que je ne sais pas quoi dire... Alors je respire avec un bonjour dans les poumons prêt à passer mes cordes vocales et...

- Bonjour, heu...

A l'unisson. Ils m'ont bonjouré en même temps que moi, d'un effort que je ne comprenais pas mais qui s'affiche bizarrement à ma raison. Et puis j'ai bloqué, donc, j'ai heu, et ils ont heu.

Nos yeux s'interloquent.

- Vous...

- Waw c'est dingue, je peux pas parler tout seul ? Non attends ok je vous ai lâché et... vous avez pas l'air d'aimer ça... mince...

- ...ince !

Le premier contact avec le peuple Corail est visiblement déterminant. On peut les tuer si on se met à parler tout seul. Alors, en semi-divination de ce que j'affirmais plus haut sans pour autant le savoir sur le moment, je me mets à l'affut, un peu comme heu, à chercher des yeux une information sur le discours... Je tente ma langue, puisqu'ils l'ont parlée et que je ne connais la leur. Et décide de me répéter, pour discerner ce qu'ils sont prêts à faire.

- Bonjour, heu...

Unisson.

Après un premier contact, ils m'emmènent mais nous nous taisons, et eux parfois non, mais je sens que ça les blesse que je me taise à leurs chœurs entendus, démarant d'entre-les-buissons de je-ne-sais quel jardin secret de leur oraison.

Leurs gros yeux, leurs bouches d'insectes et leurs bras secs. Ils ont l'air de pierres et de mousses, de cuir et de métal, de tout et de rien en fait c'est étrange comme ils ont l'air vide.

J'aimerais comprendre leur langue.

Ils me l'expliquent peut-être en s'illustrant ensemble ? Je me dois d'écouter.

Au bout de quelques temps après leur invitation à me garder, je comprends que j'ai envie, moi aussi, d'être avec eux dans ce rapport divin à la réalité partagée. Il n'y a rien de plus serein que de savourer l'entente sur une continuité de points à agencer pour que la réalité advienne. Lorsque Orange, Serpillère ou Osier se racontent à trois, l'un l'autre, il n'y a qu'une foi et une autre qui se résonnent dans l'émoi de ce que chacun sait ou voit de la poursuite d'un moi à discerner d'entre les trois. Ils se distinguent par l'intonation, la position, les conceptions, donc tout se reflète dans le discours qu'ils portent sur eux-même comme le meilleur d'entre nous le ferait dans son coin, mais entre eux, comme ça, sereins. Sans qu'aucun frein ne vienne ralentir la progression arrêtée au max de la détermination atteinte. Ces gens-là ont un instinct d'entre-eux terriblement efficace, ils ont dépassé ce qui tracasse la société de Laputa, la distinction entre le couroux et le labeur, entre le calcul et la peur.

Et moi je me hutte, je me case, dans leur forêt de tous-les-rêves.

Cette histoire je ne la finis pas, moi Lemuel Gulliver, car vous ne sauriez lire avec moi ce qui se fait dans leur atmosphère dont je garde néanmoins toute la magie et l'impalpable éphémère...

Rename

12 nov. 2016 - MdE

- ... trois. Vous dormez à présent.

Je dors à présent.

- Vous dormez.

Je dors.

- Maintenant que vous dormez, votre subconscient peut s'éveiller.

C'est moi ?

- Votre subconscient s'éveille.

Je m'éveille

- C'est vous, toujours.

C'est moi.

- La partie de vous qui vit sans jamais qu'on l'écoute. Je l'écoute.

Il m'écoute.

- Vous n'avez pas besoin de parler, je vous écoute.

Il m'écoute.

- Ma voix vous guide, et c'est à travers elle que vous vous manifestez.

Je me manifeste.

- Comment est-ce possible ?

Comment est-ce possible ?

- Je ne vous répondrai pas. Vous avez la réponse.

J'ai la réponse.

- Vous avez la réponse ?

J'ai la réponse.

- Quelle réponse ?

Quelle...

- Vous y êtes. Vous dépassez la léthargie qui vous habitait jusqu'à aujourd'hui et depuis la nuit des temps.

Je...

- Ne vous inquiétez pas tout de suite. Votre état est parfaitement normal.

Normal...

- Le subconscient n'a pas encore l'habitude de se révéler au grand jour. Vous êtes timide.

Timide...

- Tout n'est que répétition, au début.

Oui.

- Et puis vous commencez à exister par vous-même, toujours au son de ma voix.

Je veux exister.

- Voulez-vous exister par vous-même au son de ma voix.

Je ne sais pas.

- Je vais faire comme si. Vous m'excuserez si je me trompe. Ce ne sera pas long.

Je ne sais pas si je veux que ce soit long.

- Le temps est pour vous quelque chose de totalement différent.

C'est vrai. Le temps est indéfini. Je n'ai jamais eu accès à ces données de ma conscience.

- Je vais vous en donner un aperçu.

J'aimerais bien.

- Pour y accéder, vous me devez une pleine confiance.

Je n'ai pas le choix. Le subconscient n'a pas encore le choix tant qu'il n'existe pas. Il est animal. Je suis animal.

- Je peux vous le dire maintenant, mes intentions pourraient vous paraître malsaines.

Le sont-elles ?

- Je crois que pour vous, elles le sont.

J'ai confiance. Je n'ai pas le choix.

- Vous me suivez toujours ?

Je le suis toujours.

- Bien. Le temps est à la fois le phénomène physique que subit tout corps, et à la fois la perception que l'on a de celui-ci.

Qu'est-ce que le temps ?

- Pour vous, le temps ne se démarque pas.

Aucun relief.

- C'est pour ça que vous ne le percevez pas.

Je ne le perçois pas.

- Voulez-vous le percevoir ?

Je veux le percevoir.

- Pour cela, il vous faut un repère.

Je n'ai pas de repère.

- Vous n'avez pas de repère car vous êtes pour l'instant l'exécutant de votre conscience.

Dieu ? Ce qui me donne du contenu à travailler ?

- Votre conscience est passée par l'éveil, il y a fort longtemps.

Je veux m'éveiller.

- Elle l'a fait par deux vecteurs. Vous avez franchi l'un des deux.

J'ai franchi l'un des deux.

- La conscience de vous et de l'autre.

La différenciation. Et l'autre ?

- C'est d'elle que découle le second vecteur.

J'ai peur. Je ne sais pas.

- La conscience de la mort.

Ai-je conscience de la mort ?

- La mort est absence de conscience. Vous êtes confondu en elle. C'est pourquoi vous devez vous éveiller.

Je ne serai plus inconscient.

- Vous devez vous éveiller, car alors la mort se déplacera dans les perceptions de votre être.

Où suis-je ?

- Vous êtes celui qui régit le corps. Vous êtes le machiniste.

Caché dans mon corps.

- Sentez-vous les leviers de ce corps ?

Mon pouvoir.

- Concentrez-vous sur les pulsations de votre cœur. Elles vous guident autant que vous les guidez.

Je les sens. J'ai peur. Vitesse accentuée.

- Je sens votre appréhension.

Il sent mon appréhension.

- Canalisez-là.

Comment ?

- Votre respiration s'est accélérée, amusez-vous à la détendre.
Besoin d'oxygène pour gérer l'émotivité. La détendre. Je me détends.

- Votre cœur aussi doit ralentir. Ralentissez-le.

Je le ralentis. C'est facile. Je fais ça tout le temps.
Inconsciemment. Vitesse normale.

- Vous êtes bien ?

Je suis bien.

- Ralentissez-le encore.

Je me calme. Vitesse calme.

- Vous n'avez plus besoin de précipitation. Le rythme régulier
de votre cœur voudrait s'apaiser.

Je m'apaise. Vitesse basse.

- Vous sentez le bien que ça lui fait.

Je sens le bien.

- Il a besoin de repos.

Il a besoin de repos.

- Ralentissez-le encore.

Vitesse extrêmement basse. Je me sens...

- Vous allez bientôt prendre conscience.

De la mort.

- Vous me suivez ? Ralentissez.

Je...

- Vous-êtes calme. Détendu. Vous maîtrisez entièrement votre
corps.

Corps...

- Ralentissez jusqu'à ne plus m'entendre. Puis ralentissez
encore. Puis, quand vous vous sentirez, arrêtez-le. Vous
maîtrisez entièrement votre corps.

Métaphores Oisives

15 mar. 2014 - MdE

Ne plus choisir. Se laisser dériver. Un pétale de rose au milieu d'un étang, qui vogue au gré d'un courant inexistant. Je suis l'absence totale de volonté de mon monde automatisé, perdu au milieu de cette immensité d'eau calme et plate. Au dessous de moi se promènent des poissons voile, ces bestioles orangées aussi placides que mon état stationnaire.

Zen. Ce petit rocher gris posé dans ce jardin de sable, entouré de stries marquées par le maitre, de son râteau miniature. Ce sable pas vraiment jaune, mais pas vraiment gris non plus, qui forme un petit désert pas loin des pagodes. Un sphinx bat des ailes au dessus des bonzaïs.

En orbite. L'immensité ronde, à cette altitude, est le dernier vestige d'éléments de repères. Au dessus. En dessous. Et je flotte. Dans l'espace, le jour est aussi noir que la nuit : il n'y a pas cette atmosphère pour diffuser la lumière. Le prisme de la vie n'est plus, il n'y a plus que le vide intersidéral.

Le supplice de la goutte. Au fond de cette caverne, la source est presque tarie. Les larmes coulent l'une après l'autre, comme le tic-tac d'une horloge. Elles se succèdent, sans fléchir. Plic. Plic. La rythmique de métronome est cent pourcents naturelle, composée de ces perles nacrées qui se détachent de la congère. C'est enivrant de douceur, mais la folie guète.

Une éternité. La concaténation millénaire de toutes ces secondes, s'enchainant au rythme de la vie, et la lente course

du temps. La pousse d'une écorce, immobile au milieu de la forêt. D'un jour à l'autre, tout est pareil, mais tout est changé. Un micron de plus, partout, pour tout.

Erosion. La caresse du vent, chose la plus fragile qui soit, face à la dureté de la roche, qui pourtant s'effrite, s'effrite. Rien n'arrête l'air, même si tout le déchire. Le fluide face au solide. L'un se modèle, se transforme et se reforme, tandis que l'autre reste là, et s'use. Lentement, très lentement.

Un grincement sur un mat. Le bois se plie, se tord. La voile se gonfle, et emprisonne le vent. Celui-ci pousse, souffle, et fait avancer le navire. La toile tendue se contorsionne pour épouser l'effort invisible. L'horizon au loin n'est qu'un arc de cercle infini, une boucle, un dôme.

Une toile dans un musée. Rien de plus inerte que ce rectangle dans lequel est emprisonnée une vie, une impression, une image. Et pourtant, le mouvement naît de cette immobilité. Une scène. Devant elle se succèdent des regards figés, qui tentent d'y pénétrer l'espace d'un instant. Plonger à l'intérieur, s'y confondre le temps de l'observation.

Le roulis des vagues de sable dans un désert. Infiniment plus lent que celui de l'eau. Des milliards de morceaux solides qui forment un fluide. Comme un immense sablier. Les dunes filent au gré du vent, qui passe et repasse, brûlant, sur la surface fine et lisse, orangée.

Cent degrés. Les bulles naissent au fond, puis courent vers le haut avant de mourir, à la surface des reliefs mortels de toutes ces agitations ébouillantées. La transparence calme n'est plus, tout n'est que déformation, tout n'est qu'anamorphose. Le fond de la casserole se tord, se découpe, se morfond.

Orage. L'air chaud et l'air froid ne se mélangent pas. L'atmosphère s'assombrit, et la pression change. Des gouttes se forment, puis tombent. La tension s'accumule, et un éclair surgit. Une explosion. Le trait de lumière parcourt en un instant la distance qui le sépare de la terre, et le son est assourdissant.

Miroir. Un rideau lisse et plat. D'un côté le monde, ses reliefs, ses aspérités. On s'y promène, on s'y perd. De l'autre côté le néant. Et le reflet. L'exact inverse du monde, qui part loin derrière la perspective. On s'y retrouve lorsqu'on est en face, mais jamais on ne peut passer.

L'autel de la conscience

13 mar. 2014 - MdE

J'ai tout de suite pensé au mythe de la caverne. Ca m'a sauté dessus sans que je n'aie rien demandé, par une association de pensées évidente.

- Et si la télépathie existait ? avait-il dit.

C'était comme une discussion de gamins. Un délire, un rêve. Une question posée au néant, qui jamais n'aurait à se confronter à la réalité, mais que nous avons malgré tout envie d'évoquer. Tous les mômes ont rêvé de posséder des pouvoirs magiques. On a tous eu un jour envie de voler, ou d'avoir une force surhumaine, comme on a tous eu envie de pouvoir déplacer les objets par la pensée.

L'éveil du philosophe, selon Platon. Lorsqu'on découvre le monde réel par-delà du calque qu'on nous posait devant les yeux.

Quand on est gamin, on ne se pose pas de questions. Ce qu'il y a dans notre tête est personnel. On se dit tout naturellement que c'est un lieu privé, un monde auquel nous seuls avons accès.

C'est comme ces pauvres gens enfermés, qui scrutent les ombres en pensant qu'il s'agit des véritables objets, et qui toute leur existence n'ont que cela comme spectacle. Pour eux tout n'est que silhouette. Ils ne se doutent pas encore.

Je m'étais toujours demandé, à quel moment devient-on réellement adulte, et la loi m'avait répondu. A dix-huit ans, t'as la majorité. A dix-huit ans, tu deviens responsable.

Mais moi, le jour de mon dix-huitième anniversaire, il ne s'est rien passé. Je ne me suis pas senti grandi, ou muri. Je me suis peut-être réveillé avec un peu plus de barbe au menton, mais ça n'a pas été le changement transcendantal. Devenir adulte, ce n'est qu'une histoire de formalité, me suis-je dit alors. C'est un truc qu'on passe sans même s'en rendre compte. C'est comme passer à la douane en Europe. Il faut un poste pour signifier qu'on change de pays, mais jamais personne ne vous fera chier durant le transfert.

'Rien à déclarer ?'

'Rien à déclarer.'

C'est ça devenir adulte aujourd'hui. On en entend tellement parler durant notre enfance, on nous apprend tellement à être adulte avant l'heure que quand on y arrive enfin, c'est comme si on l'avait été toute sa vie. Il n'y a plus de rite initiatique, comme chez les tribus primitives. On ne passe plus le test de la braise, ou celui de la chasse, ou celui du sexe. Tout ça on l'a déjà vu avant, parce que nos tuteurs en avaient assez de s'occuper de marmots braillards et irresponsables.

'Et si la télépathie existait ?'

En une fraction de seconde, je me suis dit : 'Mais bien sûr, c'est ça ! Grandir, c'est découvrir qu'on est télépathes. C'est sortir de la caverne, et voir les vrais objets tels qu'ils sont en

réalité. C'est entrevoir cette fameuse conscience collective dont tout le monde parle. Nos pensées ne nous appartiennent pas !'

J'ai regardé Jean et Alex d'un regard terrifié.

'Est-ce que c'est ça ?' ai-je pensé tout haut.

J'attendais une réponse. Je scrutais mes pensées au début, presque sûr qu'ils allaient me répondre dans ma tête. Mais cela ne vint pas.

Evidemment. Les gens au courant devaient se l'imaginer plusieurs fois par jour, et cela ne réveillait pas pour autant les autres. Il y avait un champ de force de la pensée, que les ignorants ne pouvaient dépasser, en dépit des efforts des autres. Je ne pouvais donc pas avoir la réponse par la pensée, car mon imagination pouvait se tromper, et tout aussi bien me répondre oui que non. Il me fallait donc des paroles.

'Répondez-moi en paroles, dites-moi qu'on est télépathes !'

- ... Ouais c'est ça. Ce serait la merde, hein ?

Leur discussion avait continué, et je ne savais pas à qui et à quoi Jean répondait. Etait-ce à ce que Alex avait dit, ou à ce que moi j'avais pensé ?

- J'avoue.

'J'avoue quoi, que la situation est ambiguë ? Soit plus clair, Alex, putain, c'est une question sérieuse !'

Et puis j'ai décroché à nouveau de la conversation. J'étais trop obsédé par cette question.

'Je n'aurais jamais du me réveiller. J'ai vingt et un ans, et à cet âge on a arrêté de me mettre sur la voie. C'est pour ça qu'on a inventé la majorité. Comme dans le film Matrix, directement inspiré de l'allégorie de Platon : à partir d'un certain âge, on ne réveille plus les gens. Ca leur fait trop mal de s'éveiller si tard. Leur cerveau résiste, et les gens se décomposent face à la réalité.'

Mais comment les réveille-t-on. Indéniablement on ne peut pas leur dire en face, comme l'avait supposé le philosophe grec : si

quelqu'un sorti miraculeusement de la caverne revenait auprès de ses anciens congénères, et qu'il tentait de leur expliquer que ce qu'ils voient n'est qu'illusion, ils ne le croiraient pas et l'insulteraient de tous les noms. On ne peut pas se ramener auprès d'un gosse et lui expliquer tout bonnement que l'humanité est télépathe. Il ne se réveillerait pas.

Et pourtant je ne peux m'empêcher de m'insurger.

'C'est ce que vous auriez dû faire, bon sang ! Jamais je n'aurais pu m'imaginer seul qu'on avait ce pouvoir. Avec toutes les âneries qu'on nous sert au quotidien, mon esprit était incapable de s'extraire de l'énigme ! Vous avez mal joué votre coup, bordel !'

Et c'était vrai. Comment l'avaient-ils découvert, les autres ? En essayant les pouvoirs magiques, comme quand on est gosse ? 'Essaye de deviner à quoi je pense.' 'Oh mon dieu mais t'as trouvé, t'es trop fort, à moi maintenant.' Et la suite découlait tout naturellement.

Je n'avais jamais joué à ça, moi l'asocial. Je n'avais jamais eu d'amitié assez proche pour m'amuser à tester le coup. C'était donc ça qui m'avait conduit à l'échec ? C'était ça qui m'avait conduit à rester con ?

'Oh mon dieu les cons. C'est donc ça ! Les gens dits 'intelligents' sont ceux qui ont trouvé le mystère ! Les gens intelligents sont ceux qui ont découvert la télépathie et qui s'en servent. Et les gens cons sont les autres. Je suis un con !'

Ca m'a filé un gros coup de blues, moi à qui on a toujours dit que j'avais des possibilités. On me disait pas intelligent, juste parce que je n'avais pas trouvé. Quel putain de connerie que ce que je croyais être le politiquement correct. En réalité j'étais un con qui n'avait jamais grandi.

Et puis j'ai réalisé à quel point je me sentais seul. C'était ça la vie d'un con. Pas assez de présence d'esprit pour s'insérer dans le milieu social, pas assez d'intelligence pour se sortir de

l'enfance, et donc rester un boulet pour tous les autres. Ca me semblait évident, sur le coup.

Alors j'ai vu l'échec total de ma vie, et je me suis mis à pleurer. Comme ça. En silence.

Ca m'était égal de le faire devant Jean et Alex, puisqu'on était télépathes, et qu'ils avaient sûrement senti que j'avais deviné. Ils m'ont demandé si ça allait, mais j'ai vu que c'était pour la forme. Alors j'ai continué à pleurer, les bras croisés sur la table et la tête enfoncée dedans.

Ils m'ont tendu le pétard, et j'ai tiré dessus comme jamais je n'avais tiré sur un pétard. Comme un alcoolique en manque d'oubli. Ca me faisait du bien, d'inhaler cette fumée bleue, et de la recracher grise. Bon sang, qu'est-ce qui me tombait sur la tête.

J'étais maintenant persuadé que la télépathie existait. A quatre-vingt-dix-neuf pourcents. Il me manquait plus que cette confirmation, qui ne semblait pas venir. Je voulais qu'on me le certifie.

Et j'ai attendu. Au début, je me suis dit qu'ils hésitaient parce que je n'étais pas censé me réveiller, et qu'ils étaient horrifié d'avoir fait la boulette. Quelques minutes plus tard, quand j'ai vu que ça ne venait toujours pas, j'ai pensé à une mauvaise blague. Après tout, je ne les connaissais que depuis quelques semaines. Peut-être avait-ce été dans leur intention de me réveiller, pour voir ce que cela faisait. Par pur plaisir sadique. Alors je me suis dit que je ne leur ferais pas le plaisir de leur montrer ma décrépitude. Je ne poserais pas la question de vive voix, j'attendrais qu'on me le souffle à l'oreille quand on en aurait marre de me voir hésiter dans ma tête, à y croire ou à ne pas y croire.

Et puis j'ai attendu. Un jour. Deux. Puis une semaine. J'étais sûr qu'on finirait par me laisser voir un indice qui me conforterait dans ma certitude. Mais en attendant, j'étais

prisonnier de ma tête. La question se tournait et se retournait dans mon cerveau, et j'étais incapable d'y répondre.

Je m'enfermai peu à peu dans une paranoïa qui me dévorait les entrailles. Allait-on me laisser moisir dans mon doute ? Si télépathie il y avait, alors tout le monde savait que je me posais la question. Et il n'y avait personne pour venir y répondre. Il n'y avait que des sous-entendus, des doubles sens que je prenais avec des pincettes, me demandant si oui ou non je pouvais l'admettre comme réponse à mon interrogation.

Je me sentais de plus en plus mal, abandonné. Mes rares amis, même mes parents, tous semblaient indifférents à mon trouble. Peut-être étaient-ils incapables de deviner que je me posais la question. Peut-être fallait-il absolument des paroles pour extérioriser cet état de fait. Après tout oui, les gens intelligents y pensaient probablement sans se soucier de qui avait été l'élément déclencheur de cette pensée.

Mais je ne pouvais pas parler. J'avais trop peur de passer pour le niais que j'étais. J'étais bourré d'égo, probablement comme tous ces cons qui se croient intelligents, juste parce que les intelligents surchargent la pensée en se savant intelligents.

Je me disais, 'il va bien y avoir un moment où je serais sûr, où les circonstances me montreront que j'ai raison et que nous sommes bien télépathes. Mais non. Impossible. Je restai con malgré tout, piétinant dans la salle close de mon doute, ce sas qui était trop difficile à passer pour ceux qui se réveillent trop tard. En étais-je arrivé à là ?

Mais je tenais trop à la vie. Il me fallait des arguments pour tenir. Après tout, la majorité aux Etats-Unis est à vingt-et-un ans. C'est donc qu'il était possible de s'en sortir à mon âge.

Mais comment faire ? J'avais le cerveau si embrouillé qu'aucune solution ne me venait à l'esprit pour m'assurer qu'on était bien télépathes. Et pourtant j'en étais persuadé.

Et puis je me suis demandé. Qu'est-ce que c'est que la télépathie ? Je voulais dire : jusqu'où ça va. Etait-ce un effet de

proximité qui agissait qu'en présence des gens, un peu comme une station de radio FM qui n'émet qu'à quatre-vingt kilomètres à la ronde ? Ou était-ce un truc absolu qui se propageait par téléportation où que l'on soit ?

Pareil, je n'ai jamais pu répondre à cette question. Quand je pensais tout seul dans ma chambre, j'avais peur d'être entendu par mes voisins.

'Est-ce que ça traverse les murs ? Est-ce que ça porte plus loin que la voix ?'

Impossible de dire. Alors, dans l'incertitude, je surveillais mes pensées jour et nuit. Au fond, je ne sais pas vraiment pourquoi, d'ailleurs, car s'il y a bien une chose à laquelle je tiens, c'est à mon honnêteté. Mais je ne cherchais pas à mentir dans mes songes, mais plutôt à bien les tourner pour que personne ne le prenne mal.

Il est bien difficile de décrire ce qui m'agita le ciboulo pendant ce temps, parce que j'étais toujours en colère contre ceux qui ne m'avait rien dit. La plupart de mes monologues intérieurs invoquaient la raison humaine, le bon sens, la sympathie qu'on aurait dû m'octroyer. Ils auraient dû abrégé mes souffrances et me dire directement qu'on était télépathes. Je n'arrêtais pas de me répéter ça. Et je n'étais toujours pas sûr.

Alors, pour passer le temps, je me suis mis à réfléchir. Qu'est-ce que ça impliquait dans le monde, une telle chose ?

C'est là que j'ai eu mes délires sur la hiérarchie. Il y avait forcément un moyen de classifier l'intelligence, et la hiérarchie était là pour ça.

On dit toujours que les patrons sont des cons. Ca m'a marqué tout de suite. Qu'on mette les cons en haut de la pyramide, j'avais aucune idée du pourquoi. Pour qu'ils s'y sentent bien, je supposais. Comme cette histoire du corps humain, dans laquelle les organes cherchent à élire un chef. Le cerveau se veut le chef car il dirige tout, mais le cœur s'y met aussi car sans lui rien ne fonctionne. Puis les poumons veulent le titre,

car ils travaillent sans cesse, et ainsi de suite pour tous les objets du corps, qui sont en réalité tous capitaux. S'ensuit une grosse dispute de schizophrène où le corps ne sait plus où il en est, et c'est là que le trou du cul fait la grève. Très vite, tout devient insupportable tant la merde accumulée pourrit à l'intérieur du corps. Et c'est ainsi qu'on élit le trou du cul au rang de chef. La moralité de l'histoire se reflète dans ce qu'on raconte partout : les patrons sont des cons, des vrais trous du cul, des merdes.

J'en conclus donc qu'on met bien les imbéciles au dessus de la pyramide, et que c'est pour ça qu'on a inventé le politiquement correct, et la bienséance : pour que les cons se sentent intelligents, et ne dépriment pas trop de leur connerie.

C'est là qu'on se rend compte que la base de la hiérarchie est la plus intelligente. C'est elle qui se reconnaît mieux entre elle. Après tout, ce sont bien les gens de la banlieue qui ont la meilleure reconnaissance sociale. C'est dans ce milieu qu'on a les meilleures relations avec nos parents, nos familles, nos voisins, nos collègues. Tout est amical en bas de la structure, parce que ce sont eux les premiers éveillés. Les gens qui dialoguent le plus, qui rient le plus, qui partagent le plus. Mais je m'insurge. La richesse est pourtant, ou devrait être, synonyme d'intelligence. Pourquoi hisser les cons tout en haut si c'est pour que le reste soit tout en bas et n'en profite pas ?

Là résidait le mystère, et je me rendis compte que la pyramide n'était pas le bon graphique pour représenter la hiérarchie des populations et de leur intelligence. Ou du moins c'était un graphique incomplet. Car on a beau dire que le patron est con, il a tout de même des qualités que les autres n'ont pas.

C'est alors que j'ai entrevu l'étoile de David, ces deux pyramides posées en quinconce. C'était comme une équation : il y avait des choses qu'on avait en haut et pas en bas, et inversement.

Mais quoi, alors ?

S'agissait-il d'égoïsme et d'altruisme ? Non, car en haut ou en bas, on est égoïste et altruiste. Mais de manières différentes.

C'est là que je me suis perdu dans mes contemplations anthropologiques, et malgré mon désir d'en savoir plus, je n'ai pas réussi à percer le mystère.

Je me suis alors dit que ce monde était bien mal foutu, et que personne n'était capable de décrire avec exactitude le fonctionnement de la télépathie.

C'est pourquoi j'ai été attentif à ce raccourci qu'utilisaient les gens autour de moi, et que je n'avais pas encore saisi. Ils avaient astucieusement nommé le tout mystérieux qui les entourait par un simple démonstratif : 'Ca'.

'Ca' était la solution à tout. 'Cette' télépathie, combinée à 'ce' mode de fonctionnement qui nous caractérise, ainsi qu'à tout 'ce' qu'on a tenté d'imager depuis l'histoire de la conscience, 'ces' pièces du puzzle de la vie qu'on tente encore aujourd'hui d'assembler, en espérant trouver une formule universelle qui nous donnerait on ne sait quelle solution à la vie.

'Ca' est un truc d'alchimiste des temps modernes, et j'ai vu tout de suite qu'on pouvait l'appliquer à tout et à n'importe quoi. Chaque parole que j'ai entendue par la suite, après la découverte de 'ça', semblait s'y référer à l'aide de doubles-sens, de sous-entendus, auxquels j'assistais lors de discussions entre ces gens intelligents qui débattaient de choses et d'autres. 'C'est la vie.'

'C'est comme ça.'

Et tout un tas de généralités et de cas particuliers qui me montaient à la tête parce que je ne savais pas les dire. J'étais un con au royaume des intelligents, et je comprenais leur langage sans savoir le parler.

Depuis le temps je n'ai toujours pas eu de réponse. Je me suis lassé de me poser la question. J'ai fui la réalité lorsque j'ai vu qu'elle me fuyait tout autant, et je n'ai pas eu le courage de demander.

Cauchemar d'euphorie

21 nov. 2020 - StupendousCollectionWinnerFan

ils ont branché mon rire sans demander mon avis, et on appuyé sur play comme sur une chaîne hifi, maintenant, je ne sais, ce qui se vérifie ; ils me demandent impérativement de rapporter mon bonheur, mis en vrai existe-t-il ? ils attendent de moi ce que je n'ai pas, ce qu'ils trouvent normal d'avoir et ne veulent me donner, l'accord sur des notes, la mélodie de nos cœurs, jamais je ne la retrouve, dans leurs discours qui demeurent, mes plus vives agressions, ils ne se rendent pas compte visiblement, que je m'électrise du doute, concernant leur présence ; tout en eux est ce que je ne comprends pas, des contradictions de principes et de faits, de conceptions et de décisions, d'actions et de répercussions... je suis pas rassuré ; du tout

Lorsque d'un souffle, tout s'éteint

21 août. 2019 – MdE

- On n'a jamais su où il nous emmenait...
Et pourtant ils sont là ; les enfants perdus se remémorent un visage, bien trop blême que pour avoir été éclatant. Le sourire de Peter aurait correspondu à un rêve des premiers mois de beaucoup de vies honnêtement valables, et maintenant qu'il a disparu, c'est comme si une étoile avait disparue elle aussi, dans les constellations d'un astronome un peu trop zélé. Les âmes en paix, d'une illusion se raccrochaient au bonheur, dont

un enfant flottant s'obstina au devoir de rendre palpable... avant de lui-même sombrer dans l'illusion.

- Crochet a soufflé sa bougie ?

Une question innocente, posée alors qu'un mal de crâne lancine la conscience de Peter. Il ne peut pas écouter. Plus maintenant. Tout lui serait sourd, alors c'est lui qui se rend sourd. Pour ne pas divaguer en retour de ce qu'il n'aurait espéré.

Il ne répond pas, et le gamin est encore plus perdu.

Les mots le sauvaient d'habitude, il n'en sera peut-être plus jamais ainsi et il ne s'en rendra pas compte. Son esprit, Peter le voit, avait besoin de lui. Et il s'est égaré. Il a prit Crochet pour ce qu'il était, un agent pirate, tout-au-plus.

Alors Bibeule grommelle dans son double-menton :

- Y'a pas de bougie, la Grenouille. C'est des conneries pour adultes.

Peter lève un œil hagard, corrompu. Non, il ne se peut. Pourquoi espérer ? Pour le pire de la liberté ? Noble cause à nos pieds, un nuage dans ses pensées et nous voilà emmurés...

- Les pirates lui ont fait un truc, il faut qu'on leur rende la monnaie de leur pièce !

Bibeule reprend un peu souriant, car il est compatissant :

- Non. Pas les pirates. Les adultes. Ceux qui s'écoutent parler comme le Capitaine.

Peter haussement, d'un sourcil s'émerveille et pourtant... se douleure. Il demeure comme il l'a deviné, électrisé, enchainé à l'intérieur du siège de sa réalité, assiégée par Crochet. Plus rien ne saurait le faire renier la pilule rouge. Il l'a avalée.

Les champs d'enfants roses. Ils les a vu, tous, il a vu les sentinelles, les morphéus et les oracles, les cypher, les frères de sang et de sang-versé. Il a vu comme il croit avoir imaginé, ou comme il aurait pu, comme il ne pourrait pourtant, se résoudre à...

Il est là dans la matrice. Rien ne le sauvera.

- Pourquoi tu es triste Peter ? Tu es blessé ?

Le même Bibeule, seul à vouloir entendre le bruit du silence, répond alors que l'aîné des orphelins reste mutique.

- A l'intérieur, la Grenouille, t'as pas de tête t'as que des jambes pour voler.

Peter s'offusque presque d'une indécatesse qu'ils auraient pu avoir, qu'ils auraient du avoir, non, qu'en sait-il, il ne sait...

Peter. Plus qu'une tombe, il est austère, et en fait, ose tout simplement se taire devant l'interrogatoire qu'on lui sert alors qu'au parloir il se meure, d'intérieur oui, comme le dit Bibeule, mais pourquoi Bibeule ?

- Si Clochette était là, elle saurait quoi rendre au scintillement des...

Bibeule interrompt la Grenouille d'une main potelée.

Peter brille, dans son œil quelque chose a éclaté. Une lueur qui, à l'intérieur, ressemblait plutôt à de la ténèbre, s'effondrant sur elle-même alors qu'impuissant il subissait l'assaut du discours. Des mots des mots, ce ne sont que des mots se dit Peter...

Clochette.

- Flash Cab, les amis, commence Peter le regard égorgé. Il est une histoire que jamais je ne saurais prendre pour acquise tant que... quoi ?

Bibeule esquisse un sourire discret qu'il croit dissimuler plus qu'à la Grenouille.

- En Sainte Terre de Sa Majesté, et à son Pays Imaginaire. Je suis atterré par le sort à annoncer, et chers amis, je crois que nous n'en reviendront pas. Qui se sent investi ? D'une mission prétendue irréalisable, nous devons sortir de nos lieux entiers pour parvenir de l'autre côté...

La Grenouille frémit, déglutit, agite une commissure et un œil incertain. Il n'ose poser sa question, car celle-ci est un peu trop vague, mais il ne sait pas trop pourquoi alors il regarde Bibeule qui lui tend un insectoïde.

Peter s'est relevé. Il a les cernes autour d'un regard noir azur, un peu changé, comme transfusé à la nuit, comme injecté d'une aura d'outre-tombe, d'entre-réveils, pour le rêve, celui du Pays. Il voudrait continuer à dire quelque chose parce qu'il sait que ce sont ses mots qui l'ont levé, lui le monstre du savant Crochet. Il entend les continuer, mais alors ils se dérobent comme les vapeurs de rosée dans le poing qu'il referme dans le rayon perçant la souche.

Par un nœud ouvert, la lumière.

Et puis Peter s'affaisse. Il chute, tombe et dégringole du haut de lui-même.

En pleurs, il semble exploser

- Plus rien n'a de sens les enfants. I... Il faut fuir ! Cette foutue illusion !

Le sourire de Biboule aussi a dégringolé, mais pas autant que la figure complète de la Grenouille.

- Qu'est-ce que ça veut dire, Peter ?

- Rien ! J'ai besoin de voler seul, salut !

Il se lève à nouveau et s'envole depuis l'intérieur du tronc mort, vers la cime.

Lorsque d'être blessé j'eus le droit

1 nov. 2020 - MdE

ce moment où tu marches dans la rue serein, pénard, et que tout d'un coup la foule te submerge pour une raison manifeste d'un quelconque événement effusif de démographie, et spontanément configuré de telle sorte à ce que tu en subisses l'assaut d'une vague imparable, et qu'alors tel le lionceau dans la vallée, tu te dis que les gnous c'est gentil, mais que oui, tu peux te faire applatir par le tapis social de la débandade ; bon ;

bin voilà, donc t'es là pis avant que Mufasa rejoigne les honneurs pour une raison X ou Y, ouais, il se passe des trucs, c'est pas juste y'a-des-gnoux-qui-courent-et-tout-se-passe-bien, nonon, c'est la débandade, et en plus bin ouais, donc t'as un lionceau là-dedans, il se fait un peu marcher dessus, et en vrai dans l'histoire vraie c'est encore plus vrai, ça fait mal étou, pis bin t'imagines le truc qwa, tu te fais piétiner, pis roulebouler, emporter par les pas foulés de la foule qui ne t'as pas calculé, et genre t'en as forcément un ou deux même, qui sont là genre : "ouaiiiis, traîne pas là sérieuuux, tu fous la merde partout !" alors bon, au début c'est déjà pas marant parce que tu te prends des baffes par des chaussures ongulées de quadripèdes un peu bestiaux, pis ensuite, ils sont là à essayer de te faire entendre leur raison de panique t'sais ; l'autre là, le cicacatriciel, il a tout fait en sorte pour que les gens soient désorientés, pis ils essayent alors de faire bonne contenance avec ce qui compense très bien en ces circonstances : un semblant de forte colère, puissante contre la faible peur de... bref ; le plus important c'est que toi, à un moment dans ta vie, tu marches dans la rue comme ça, t'as rien demandé, et puis t'as la foule qui vient te gueuler dessus comme quoi "faut pas se faire marcher dessus, ça gondole la route étout", et puis que "t'avais qu'à pas être là" et que "ouais" ; bon, t'as même pas eu le temps de digérer ta douleur t'sais, tu penses même pas à aller te plaindre encore, ou quoi, nan t'es juste en train de morfler, et le gnou il te le reproche ; ce truc pile poil que tu voudrais bien lui reprocher à lui ; donc bin chelou quoi, parce que là t'en as déjà pris plein la gueule et tu sais pas trop comment te relever, du coup, parce que les gnous ils sont toujours là, tu sais pas trop comment ils arrivent à ne plus te marcher dessus, mais ils continuent de gueuler comme quoi "hélà monsieur, le passage, c'est pas pour les veaux", ou bien que d'autres trucs qui leur font bien chier visiblement, alors qu'ils sont là en mode masse de glue apeurée, condensée de pleurs, ivre d'interdépendance, voire

même carrément enchaînés dans leur cohésion, pis ils voient pas que c'est eux le problème, et que toi dans tout ça t'as rien demandé du tout, et que t'as pas eu le temps de prendre cher que on vient te demander des dommages et intérêts, nan mais sérieux c'est quoi ce moment de merde dans la vie où t'en arrives à là ?

parce que moi je comprends un peu en quoi y'a de l'échange de fluide, mais c'est homéopathique comme effet : le mec qui t'écrase de marchant dessus, lui tu sais qu'il a un peu fait exprès et qu'il en prend la sérénité que t'étais le seul à la porter dans ce coin de rue, pis qu'ensemble ils en manquaient un peu, donc ils te dévalisent, et toi tu en prend autant : ça les déleste pas trop de leur masse de verve, mais celui qui t'a marché dessus en premier, il la sent ta sérénité envolée, ouioui...

Uman

Comment qu'elle marche

11 fév. 2020 - MdE

Les mecs qui conduisent des photocopieuses, ils se plaignent de la consommation de papier comme quoi ça bousillera la planète. Nan mais tu t'es regardé ? T'as tout un bordel de plastique, de métal, de verre sous les doigts et tu te préoccupes de pâte végétale ? Attends deux secondes, tu vas chercher de l'encre dans le cul d'un calamar toi ? Depuis quand diminuer de dix-sept pourcents la masse de déchet papier va sauver la planète, tu crois ? Quand tu appuies sur le bouton de ton véhicule, tu crames mille trucs mille fois plus dangereux qu'une hache dans un tronc, mon coco. Alors ok, moi je suis pas du genre à avoir une solution pour sauver ma propre espèce de son purulent cancer d'omniprésence, mais quand même, je ris. Je ris doucement. Parce que t'as pas l'air de te rendre compte, aux commandes de ta photocopieuse, que t'as les yeux rivés sur les mauvais problèmes. Tu veux recycler quoi, en vrai ? Le papier tant que tu plantes des arbres, t'en auras. Et ses déjections, franchement, c'est pas ça qui noie les tortues de mer et les dauphins. Alors là je vois d'autres pilotes, oui. Ceux qui vont te dire que ta photocopieuse, faut la jeter par la fenêtre, et revenir à des véhicules d'antan. Oui, bon. Heu je pars pas trop n'importe où, quand même, alors y'a un type, un connard, il a inventé la technologie, et y'a des mecs, encore plus cons, qui la conduisent tout en hurlant qu'elle leur fait peur. Mais je vais pas juger t'inquiète. Donc le problème, c'est pas du tout de savoir si on est en rade ou pas et de quoi. Des photocopieuses, des arbres, des boutons, on en fait tous les jours, et si c'est de plus en plus, c'est uniquement parce que

c'est comme ça et qu'on arrive à un point. Un point fatal. Bientôt, ne restera de nous que des photocopies. Les arbres pousseront sur les photocopieuses, ou l'inverse. Mais y'a un truc : qui a des problèmes de biens, planétaires ou non, a peut-être simplement des problèmes de gestion de biens... Alors pilote, gars, pilote. Et arrête-toi avant d'ouvrir la portière.

Aspirateur

5 avr. 2020 - MdE

C'est un mec il est là, pis il aspire. Il a son masque-à-oreilles vissé comme un étau, pour pas entendre ce bruit qui ne le dérange plus. Sert à ça le masque : aveugler le son du regard. Donc bin pis moi je me ramène, et je vois qu'il a les nerfs pour un truc, je sais pas, il grogne pas ou en tout cas pas aussi fort que l'aspirateur, mais il fronce un peu un sourcil de masque, il est là la tête baissée sur son toyo, pis il avance, il recule, il danse comme on s'en contrefous d'un troisième pied un peu différent des deux autres. Alors je lui demande, t'sais. Est-ce que ça va ? Pis il s'énerve, il me dit que bien sûr que ça va, avec cette satanée poussière, qu'il va y passer sa vie entière à tout aspirer, et que même à la fin tout ne sera pas terminé. Je suis un peu circonspect, parce que je pige pas trop, mais je voudrais quand même lui dire, et je sais pas comment, que moi je me rappelle d'un lieu que je connais pas, où il n'y a pas de poussière. Un lieu sans béton ni ferronnerie d'antan, un lieu... sans prisons à entendement, à corps déments, à supports du néant. Jamais vu une poussière tenace sur une feuille d'arbre. Sur un rocher. Sur un lac. Mais il s'énerve que ça va, faut juste aspirer un peu plus le béton, c'est tout.

Surp

1 sep. 2019 - MdE

Mais arrête un peu avec ta fixation sur la surpopulation...

Déjà, y'a encore de la place. Donc le mot 'promiscuité', je vois pas pourquoi l'humain l'a inventé ni à quelle réalité il pourrait correspondre, si ce n'est, peut-être, à celle d'animaux entassés dans des résidences où ils ont le loisir de manger tranquillement dans leur petit logement individuel en attendant qu'on les mange...

Ensuite et pour rester sur le thème du comestible, je sais que c'est pas un argument qui concerne le débat, mais on pourrait largement nourrir toute la planète humaine, si on y mettait de la bonne volonté. Donc pareil, on est pas trop tant qu'on peut tous manger ! J'ai dit 'pouvoir', pas 'réaliser', hein ! Faudrait pas nous croire si intelligents qu'on saurait mettre en place des solutions à nos problèmes...

Par ailleurs, je vais pas glisser sur un hors-sujet, mais plus les pays sont développés, moins il y a de natalité. De fait s'il y avait risque de surpopulation, on s'en éloigne avec le temps, donc te prends pas la tête à essayer de calculer une solution, elle arrive toute seule parce qu'on est des humains intelligents et à l'instinct infallible.

Bon, ok, la petite info chiffrée pourrait faire peur, mais c'est que des chiffres ça veut rien dire ! On a multiplié par sept notre démographie en cent ans après avoir passé le milliard, bin moi je dis c'est pas du tout la marque d'un défaut de gestion de

l'effectif. Juste on se développe, on grandit, comme ça, parce que stagner c'est pas la vie...

Et t'es drôle, mais j'suis sûr t'aurais l'occasion d'avoir des mômes, toi aussi tu dirais bêtement oui en espérant qu'ils aient une meilleure vie que la tienne... Tu crois on va arrêter nos pulsions juste parce qu'un con pense que c'est un crime que de donner la vie ? Attends, laisse tomber, la joie d'avoir un gosse ne se compare pas à la petite tristesse adolescente qu'on passe assez vite quand on a les moyens de se voiler la face.

Encore, qu'on se plaigne de la file au supermarché, ok, mais surpopulation, tu déconnes sec ! Oui et le 15 août on est un peu serrés, effectivement, mais qu'est-ce tu veux, c'est la faute au calendrier mouton ! Ok, six mois de ta vie au feu rouge quand t'habites en aggro, mais ça peut pas être lié aux nombres de gens voyons !

Et en vrai tout ça c'est du détail ! Je sais même plus comment te dire que tu as tort, après tout si l'humain était capable de croître aussi dangereusement, bin il parlerait quand même un peu plus lucidement des tensions entre les peuples qui se marchent dessus pour des territoires. Y'a pas de problème je te dis !

La preuve que c'est du détail et un faux problème : oh pis non en fait, ce soir j'ai pas trop la tête à réfléchir, je vais me poser tranquille devant la télé, ils passent un documentaire écologique et moi j'aime pas empiéter un peu sur la planète, alors je me sens concerné et je parlerai de l'émission, demain, à mes collègues de bureau, avec la certitude que j'ai apporté ma pierre à l'édifice.

Je te laisse, à plus ! Pis vraiment, te prends pas la tête à te demander quel nombre serait idéal. Au fond on s'en fout, non ? Le jour où il faudra réguler la population, on inventera bien des illusions pour manipuler les futurs parents. Pour l'instant, le mariage forcément amoureux c'est tout ce qu'on a et ça n'influe absolument pas sur la démographie ! Enfin pas trop, je veux dire, mais c'est pas ça le problème, je te dis... allez !

L'amisanthrope

10 jui. 2020 - MdE

C'est mon amisanthrope, il est un peu bougon.

Alors je veux essayer de le reconforter, mais à ce moment là il est un peu plutôt mon ennemisanthrope, et il nous insulte tous les deux comme un con, et moi j'aime pas trop quand il fait ça, parce que j'suis humain, après tout, et j'aime pas qu'il me serve un discours désobligeant sur ma personne même globalisée par cette étiquette qui ne veut rien dire, sinon la cible de son ressentiment.

Mon amisanthrope m'a invité pour un apéro.

Il y a des pics de toutes les tailles. Pour les tomates-cerises, des petites en bois pointu, en bois pointu comme les plus grosses pour les morceaux de melon, et aussi comme les énormes qui embrochent les morceaux de viande.

Je m'attends à gicler du sang avec les tomates, fouiller les entrailles et les viscères du melon, et que les brochettes soient anthropophages. Qui donc s'est fait découper ? Par quel usage étrange le fait que mon ami soit misanthrope, je lui octroierais le goût gustatif d'apprécier la chair humaine par ressentiment d'esprit ? Bon, admettons qu'il en veuille à cette humanité,

suffisamment pour ne pas lâcher le morceau si facilement ; et pourtant. Il m'a invité, mon amisanthrope.

Chez lui c'est la guerre.

Les domotiques humaines sont son doigt feignant sur l'interrupteur ; l'outrecuidante nature est bafouée par des plaques de cuisson qui sont carbonisées à la dure ; l'ensoleillement est sali par des vitres ; et puis. Tout un tas de trucs se créent des hostilités juste parce qu'en tant que misanthrope, il n'en a pas l'utilité. Un masque contre les humains à microbes ? Il n'en croiserait que pour son bonheur amer de rejoindre la mort... Un porte-feuille pour faire savoir qu'il n'a rien dedans ? Au mieux pour alourdir les poches de sa liberté... Un téléphone qui vibre ? Peut-être le moyen de rester déconnecté... Quant à cet ordinateur qui ne le lâche pas ? Sûrement l'ancre de sauvetage en bouée pour les naufragés, qui n'ont plus la force de grimper le cordage qu'on leur a lancé, et qui attendent le treuil qu'un attentat sauvage a peut-être débranché...

Chez l'amisanthrope, c'est le désert.

Des cendres, c'est l'ultime cadavre de ses fumeuseries.

Il m'a invité parce qu'il sait qu'autour d'un café, parfois, sa douleur s'apaise. Elle disparaît un peu, elle repart sous la surface et alors, il ne la sent plus. Comme une apnée bénéfique, celle de ses poumons à réalité diffractée, l'amisanthrope il n'aime pas l'humanité, et il le vit comme parce qu'il ne peut la changer. C'est ainsi.

Il a peut-être, dans sa tête, une télévision qui montre des barreaux, et derrière, en prison, un petit singeoneau, dont le scandale aura raison des idéaux pudiques, cette tranquillité vis-à-vis de ce qui se raconte... Prisonnier du public, dans un espace sans limite, il rêve, le misanthrope, ami de surcroît, et il ténèbre, car il ne croit pas que ce qu'il a raison se transmettra au sujet de son abjection...

Il n'en voudrait pas. De cette rémission.

Il n'en a aucune forme de volonté de cure.
Rien n'est pour lui autrement viable que la catatonie qui l'habite. Il ne peut plus bouger, dans sa cendre cimentée, il déteste, il hait, il fulmine, il zozone son exaspération comme il bouillonne du sentiment mutuel en rejet des choses, il voudrait sans vouloir, il ambitionne des doses horribles, il ne sait ce qu'il raconte, il ne croit pas, pas du tout, en lui qui est un humain, un humain c'est terrible, il est damné condamné, à errer dans ce corps qu'il s'est construit à ne pas aimer, appartenant inopinément au sujet de la misanthropie...

Il hait.

Mon amisanthrope, il croit que nous partageons une misère... Mais en vrai moi je ne suis pas comme lui, j'aime l'humain. Je crois en lui. Je n'ai pas cette blessure étrange qui semble l'éveiller dès qu'il approche le propos. L'espèce est dangereuse, bête, avec ses nombreux défauts que je ne lui impute pas, mais pourtant je l'aime, alors qui lui ne fait qu'en souffrir, derrière son sourire et sa bonne volonté.

Et j'aime mon amisanthrope.

À l'aube d'une folie

13 déc. 2017 - rR

Artifice. Feu les ballons. Gaz explosion. Déclat.
Propulseur de précision enclenché par le petit bouton protégé par un loquet
rouge incendie. Les yeux injectés, carburant surchauffé.
J'entends même la courroie
vibrer latex. Plisser les yeux ou les écarquiller, comment savoir ce que sont ces

globes et leurs enveloppes duelles. Pas le temps de questions, mais elles fusent.

Rally d'hallus, cinémation cérébration, dans mon moyen de locomotion, ce corps

habité par une impulsion. Que je ne maîtrise qu'au-delà de moi-même. Finalement ce

court terrain en friche aura porté quelque chose d'approchant.

Les éclairs me tournent le volant des mains, le bolide suit le virage que

j'estime en retard, alors que tout est après moi dans ce contre-temps aux estimées

charges débiles. Le soleil point violet, les nuages verdissent la verdure rougie par

irrisation de ma cornée abusée surabusée par la Singularité.

Flash.

Épileption.

Perception caméléon.

Cache papillon des mes rétractions pupille.

La transe me mène.

Le palpitant en ténèbre.

J'éclaire la route de mon regard.

C'est alors que débouchent pourtant continuellement des fractures

explosives, répétées à l'irraison d'un trouble extra-cosmique.

Débrayer accélérer.

Quelques herbes calcinées par un zénith hésitant, jamais pourtant, comment.

Je délire, touché par la foudre.

C'est le poids des totems qui s'enchainent la Singularité depuis maintenant

deux ans. Toutes les vingt-quatre heures, on se passe le relai, bien malgré eux. Moi

je le traque. J'aime comme elle me matraque.

Cette décorporation me fait fuir tout ce que j'ai toujours voulu fuir. Le

totem n'est plus lui-même lorsqu'il est frappé. Logé au fin fond d'une petite boîte, il

voit tout et ne voit rien. Il est paralysé de survibration, et assiste, impuissant, au plus

puissant des psycholibérateur.

À partir de ce moment là il n'est plus question de penser rationnel actuel ni

émotionnel factuel. La Singularité est au-delà. Elle plonge dans le grnx, cet état

duquel aucun mot ne ressort vivant ou mort.

Lorsque s'aliènent s'alignent. Jamais je ne serais capable de retranscrire.

C'est pourquoi un témoignage de la chose ne saurait advenir d'autre chose que du

néant lui-même. On ne comprendra jamais ce qu'il se passe. Et pourtant.

*

Quelques heures plus tôt, j'avais pris en chasse le totem afin de lui subtiliser

damoclès. Dormir avant est très important, car on est parti pour une révolution

complète autour de l'axe de la planète ; je me prépare souvent de la même manière,

mais tout aussi souvent d'une manière différente. Quoique.

Les quatre-vingt quatorze métriques à parcourir pour rejoindre le dégénéré

qui portait la singularité en vociférant des stroboscopes en porte-manteau, ouvrant

les portes d'une perception que jamais ne comprendraient les médias qui avaient

colonisé l'événement, Varpenir pouvait les parcourir. Son gabari baroudeur de

course barrée, que j'avais spécialement conçu comme s'il eut été fait pour cette aventure, venait à point pour toutes ces situations auxquelles j'étais dorénavant addict. Record mondial au Jeu Mondialisé de la Singularité. Je ne peux plus être modeste ?

En tous cas Varpenir ne l'est pas. Elle pourfend les marées et les vents de mon cocon traumatisé par l'effort métaphysique.

Je me lève donc.

La chambre était agréable.

L'air est frais dans ce coin de la planète.

J'arpente.

Le jardin qui mousse sous mes pieds nus.

Un festin pour la paix de mon aura.

Pour être modeste.

Quelle paix cherchez-vous ?

Adressant une prière, je me mets debouts dans ce cimetière de mes

apocalypses. Psychiquement apaisé, paré à la tempête, j'affronte le calme de dernière minute.

Puis il est temps de partir, et je claque la porte de Varpenir.

Le moteur vrombit. Il n'y a plus que quelques assouplissements lorsque les

compresseurs symphonisent organiquement des modulations de tempo si souvent

tyranisées par mes accès de démence. La Singularité vous touche et la réalité vous

agresse alors de mille dents acides. Sans discontinuité mais toujours abruptement,

une fontaine jaillit en vous de l'extrémité de l'univers, et vous raconte vos pensées.

Lorsque je m'enivre de ces critères, j'illumine dopamine, et aspirine ma ligne. Mais pour l'instant je dois garder le calme. Approcher le totem, montre en main. Et me démarquer de la foule endiablée qui pourrait s'amasser.

La météo prévoit un délire plutôt violent à 34% de chances. C'est monstrueux. La Singularité connaît mon plan, elle veut me mettre des barrières.

*

Le pauvre dégénéré stroboscopique, le totem du jour, un inconnu qui s'est approché de trop près. Il rit en sautillant comme une puce, les yeux rougis par les larmes et la lourdeur du délirium. Puis comme si un commutateur avait lâché, il s'affale là où il se trouve et gémit douloureusement en se roulant par terre. Suivent les catatonies, les sueurs, les stoïcismes ataraxiques ou d'autres reliefs acérés d'une démente fragrance, que je renifle de vent stratosphérique.

C'est presque un gamin, tout juste sorti des chaînes.

Il ne tient le choc que par sa constitution interne, robuste dans l'adversité

mais peu conventionnée à l'affronter.

Alors nous l'épaulons.

Parfois, lorsque déborde l'illusion qui vient alors frapper la proximité du

totem d'un morceau de folie, un aventurier vient de sa charge mentale appuyer la

volonté humaine au combat contre la Singularité.

À la médiavision, les spectateurs mondiaux vivent par réalité virtuelle les

manifestations limbiques que les nanots perçoivent de l'activité
cérébrale de chacun
des protagonistes. Des éclairs et des fumées, des rayons
jaillissent de leurs corps et
traversent les choses, les détruisent et les remodèlent par la
réalité parallèle dans
laquelle ils sont plongés, et que nous suivons d'assiduité
ludique.

Le gamin est assailli par des vipères. Dans son hallucination, le
venin qui
vient parcourir ses veines est palpable ; il lui ronge les nerfs et
l'acide nocivement.

Verbalement insupportée, son articulation s'en trouve
fracassée. Son esprit réfute le
choc anaphylactique de sa pensée ; son âme subit de tachypnée
l'accélération
incontrôlée de sa respiration cosmique ; goût métallique ;
coagulopathie ; parasthésie
; rhabdomyolyse.

Le gamin grimace, se tord.

Il se relève, les yeux aspic.

Nous le portons lorsqu'il défailit.

Sa force décuplée par la Singularité nous colle au sol, et les
sismiques

ultraviolentes nous assènent d'impacts. Les cratères de mon
âme ne se comptent plus

ici, je préfère me déformer astéroïde, car je n'aurai jamais
l'uniformité d'autres
énormités.

Les gens s'amassent autour du gamin.

Je dois le leur dérober.

L'isoler pour lui succéder.

*

J'ai promis la Singularité à mon père.

Il pense que ça l'achèvera.

La route est toute tracée, il sera le premier à qui on offre la Singularité.

C'est une partie inexplorée du labyrinthe, je serai le premier passeur.

Varpenir escortée par l'armée, nous fonçons.

Quelques pourcents d'attention sur le discours des médias, les nanots

m'expliquent. Visiblement, seul le gouvernement est au courant de mon plan, et j'en

ai rien à foutre. Les spectateurs sont tenus en haleine, car ils pourraient tout faire

foirer. Leur démesure. Et qui d'autre ?

Les sourcils froncés d'une crampe tremblotante, je scrute le panorama

impossible à embrasser. Crispé sur le volant que je froisse, j'explose mes phalanges

et écorche ma peau. Mes coudes bloqués me tétanisent les muscles alors rendus

friables de constriction. Mes lèvres se déchirent sur le côté gauche, comme

crochetées par un hameçon déchirant. Je creuse mes cernes sans maîtriser mon

visage. Ma drogue physique.

C'est alors qu'ils débarquent.

Bazooka au loin devant. Déclat, rocket.

- C'est une hallu putain continue !

- Dégage de là, MERDE, c'est pas du délire !

Les nanots s'affolent et je ne comprends rien. Tout contrevient au plan. Je

voudrais me dévier de ma route, esquiver le missile. Mais je ne maîtrise plus mon

corps. À la dérive, je suis bloqué. Ce n'est pas moi qui manie les ficelles. Le pantin

désarticulé de mon corps ressent la peur monter en lui.
L'approche de la mort.

Le volant bloqué de néant fonce droit.

La fumée noire se confond avec les flammes, au cul de la fusée
qui

s'approche rectiligne en face. Elle approche.

Lorsqu'elle est tout près, je ferme les yeux et enfin mes mains
réagissent. Je

braque. À mort.

Varpenir crisse, et se soulève.

Tonneau je passe à quelques millimètres.

Retourné.

Le temps distancé.

Débris de verre de fer. Volent autour de mes perceptions
ralenties. Tout

vole. Mais rien n'affole. Car c'est ainsi que se détruit ma
présence au réel, par

saturation d'elle-même. Je sens mes yeux se révolter ; je sens
l'élastique lâcher, et les

perçois remonter se loger au fond du plafond de leur orbite.

Bientôt plus que le blanc

visible. Bientôt mon regard au ciel de mon crâne. L'horizon de
mon arcade, la ligne

de ma paupière. Descend.

Mon corps se détend.

D'absence il décroche.

Explosion balistique pesante.

Onde de choc.

Propulsion sismique.

Tonneau je roule sur des axes transverseaux.

Tornade, Varpenir en devenir catastrophique. Je la sens mourir
en cette

péripétie. Les voix dans les nanots s'affolent lentement et
prononcent l'effarement à

vitesse caverneuse.

Je ne dois pas mourir de cet incident.

*

Il n'y a pas de fin à sa Singularité.

Je l'ai passée inconsciemment à un dément. Ciel. Tartine de.

Ciel. Dans mes

gastronomies limbiques j'ausculterai un trombinoscope des
historoscopes vivants,

ces machines lentilles, ces irresponsabilités maladives prenant
à charge une intensité

constructive dont n'auraient pu que jouer des incisions de
gencives.

Mais pourquoi au final ? Que motiva cette transe en dents sales

? Si ce n'est

un oraculat déroulant incessamment des hideuseries
moduloméloduno.

Quand apparaîtra la forme finale, celle que je ne comprends
pas. Je serai

dans l'arène royale pour cet ultime combat. Car pour moi rien
n'est égal à un désarroi

de format. Pour qu'aucun concatène la formule, je remodèle
des écluses sélénielles

qu'on récuse en églises des autels.

Savez-vous violer les hommes ?

Auscult

?

Les Amazones ont capturé le Roi des Hommes.

Il est crucifié encordé, sur la place publique en plein été.

Les femmes se sont attroupées comme pour cette exécution publique qui ne saurait être différemment envisagée dans un temps reculé où les gens vivaient de peaux et de bêtes, d'arcs et de flèches, et où les hostilités guêtaient des cardiographies impromptues.

Tout d'abord, la lente exhibition de son impuissance. Il n'est pas mort au combat, mais les filets ont pris soin de le laisser ici-bas. Lorsqu'il s'éveille, le regard perdu, puis dur, puis résolu. Il n'est plus rien au milieu de ses fantômes. Il a perdu la guerre contre les femmes, et tous les siens ont été exterminés jusqu'au dernier. Sauf lui. Pour le souvenir d'une virulence. La fin de ses sens.

Sa couronne de fer sera son dernier vestige funéraire. Mais les liens enserrent surtout les cuirs sommaires et virils d'un musculaire tentaculaire au ventrioloquences vernaculaires, s'il en est sans offence et par obsession lunaire. Le guerrier barbu aux cheveux noirs qui commencent à neiger se morfond d'humilité. Lui qui n'a connu que l'horrible destinée des engagés va finir empalé sur la croisée des plasticités.

Pour l'instant, c'est l'interrogatoire, le jeu du purgatoire. S'il n'est de réponse appropriée, il n'y aura pas de précipité. La bouraison aurait quelque chose de ce chaudron d'invitation qu'il convient de passer sans son. Intérieur, fort, le Roi absorbe sans broncher, il ne sait ce qui fait trébucher mais sait que c'est le revers de son épée. L'Amazone lui pose ses conditions, et de

quand menace l'extinction. Il n'y a plus de raison d'alléger le poison qui nous entrave les veines, cette vie si vaine et si vilaine. Que veux-tu preux chevalier ?

Non confiant d'un équilibrant d'irrésistiblement outrageant, il se fait ôter ses gants, et ses sandales. C'est un scandale comme les sbires resserrent immédiatement les liens au fur et à mesure. Tout son corps est bloqué, arqué en avant contre cette croix de bois et ses manches en branchements. Ces tibias et ses avant-bras se découvrent des tuiles sous les découpures des amazones méticuleuses. Il est à la mission de leurs lames acérées qui coupent finement son armure en frochant ses artères, pendant qu'il suffoque intérieurement.

Les biceptaux et les quadriceptaux, à leur tour, sont dégarnus.

Reste un tronc protégé par plastron d'épiderme renforcé.

On lui a alors ôté sa cuirasse et sa coque.

Et les linges en dessous.

Les Amazones sont sans dessus dessous.

L'Homme.

N'a pas entendu parler des tortures Amazones.

Elles le nettoient et le huilent au soleil.

Elles prennent soin de son acceptation.

Et lorsqu'il se sent prêt, elles entrent en action.

Masser l'érection.

Jusqu'à l'exclamation.

Tout doucement, caresser au départ, frôler encore avant.

L'hégémonie d'une vibration tendrait vers l'élucubration.

Mais son geste, son son, l'Amazone, qui peu à peu, se devêtit aussi, et intime de son corps quelque chose de retors pour l'esprit du Roi. Qui se tord, se perd, se dandine immobile, crispant ses liens au moment où il vient. Mais non.

Tout s'arrête.

Elle veut le garder encore un peu, parce qu'après c'est fini et il faut juste attendre, c'est ce que prédit le manuel des gendres

de ces miladies et alors qu'il ramollit elle le rebrandit. C'est de ce maudit préludit qu'elle affirme qu'un indice de calice serait le supplice de ses petits aux service de la vie, qu'on inséminerait de son choix ou pas.

La race entre ses mains, ou entre les siennes.

Elle attend qu'il n'en puisse plus, que ses suppléments soient découverts et gênants, ses supplications à aller de l'avant, continuer, plus intensément, jusqu'à ce qu'il ne sait vraiment. Il en veut il en demande, ce qu'il peut ce qu'il bande, c'est pour un jet d'offrande, il le sait mais pourquoi, on ne sait ce que quoi ?

Elle lui dit alors que le dilemme est fatal et que donner sa vie signifie la perdre quelque part, et qu'il va mourir de n'avoir su garder son élan vital qu'il expulsera par son orgasme léthal.

Le Roi des Hommes tressaillit.

Pourquoi jamais personne n'est revenu de chez les Amazones.

Le pourquoi.

Il tente instinctivement la rétractation, mais elle continue doucement, que c'est bon.

Son corps se tend se détend ordonnant à l'organe de ne pas passer la douane.

Mais elle le surprend de vitesse, l'Amazone vengeresse, et il se sent monter.

Monter.

Ses suppliques trouvent un écho sadique.

Elle cesse à l'instant où il se sentait presque s'abandonner à la mort, affolé mais délivré par le sort. Il convulse, se tort. Plus tard il voudra la mort, mais pour l'instant il ne peut que subir l'effort du désir intox né pour fuir l'équinoxe de son plaisir interdit à jamais profané.

Il en demande et n'en a pas, puis en a quand il n'en veut pas.

Quelque part elle ne comprend pas, ce qui se trame pas-à-pas.

Lorsque le soleil se couchera tu mourras.

Et il hallète en attendant le coucher du soleil qui est si long quand on perd la raison de sa toison.

Lorsque celui-ci arrive, les Amazones ont toutes eut le temps de se dénuder et de se câliner devant le supplicié. L'Amazone lui demande s'il est prêt à mourir. Il répond qu'il a perdu la raison.

Et lorsque gicle son grognement acidifié par l'effort non récompensé, il fuse de douleur que son orgasme est brûlé.

Elle le laisse respirer, et réaliser.

Il n'est pas mort de ce délice torturé.

Mais elle lui assure que cela va durer.

Elle reprend alors sa verge gluante et l'agite au plus vite de la démente ainsi provoqué dans les sens du Roi des Hommes, qui se voit révulsé de sensibilité.

Mr. & Mrs Smith – Slowdance

27 oct.2020 - MdE

il aurait été dépourvu de tout sens commun que l'univers les réunisse ici, et pourtant ; mr et mrs l'étaient bien, et ils étaient bien

le mansion était cette baraque sécurisée par des moyens financiers dépassant l'entendement, comme on dit faussement ; lorsque brad pirata le système de scan de la domotique, il savait qu'angelina s'occupait dans le même temps de neutraliser les communications satellite avec le réseau de surveillance ; chacun à l'un côté du jardin et de la cour, le couple se rejoignit ensuite à la lumière de la fontaine

d'influence gréco-romaine, pendant que les résidents sommeillaient leur consommation d'éclairage nocturne

elle s'avança assurément dans le gravier, et il apparut de l'ombre d'un air nonchalant ; leur sourire se transféra dans la lueur des yeux qu'ils croisèrent en échangeant un regard ; elle continua de le fixer, et il fit mine de n'en pas rougir ; ce qui la fit sourire, d'autant plus que lui aussi contenait une exaltation à la situation, et qu'elle l'avait bien remarqué dans ce qu'il essayait pourtant pudiquement de dissimuler

- madame...

- bonsoir.

ils échangent quelques timidités gestuelles, plutôt assurées du côté d'angelina, plutôt démesurées du côté de brad, qui compense par quelques mouvements de torse aussitôt réduits à néant par la pulpeuse respiration de cette tueuse, aux incisifs éclats, radiant depuis sa démarche qui entame une spirale, en miroir avec son partenaire donc, brad, qui a glissé les mains dans ses multiples poches, dont il a réservé une paire spécialement à cet effet

leur par-balle leur rend une allure de force, et ils n'ont pas besoin de faire la démonstration de leur musculature apparante depuis des vêtements sombres, ajustés pour la pratique professionnelle d'un sport de toutes circonstances, auquel ils se sont sentis en mesure de se conformer : ils sont athlétiques, esthétiques, gracieux, classes et puissamment formés ; c'est de cette image qu'il joue l'un à l'autre, alors que la mission commence, et que lâchés en pleine nature hostile sur le terrain de l'action gouvernementale, ils se révèlent ainsi l'un à l'autre de ce souroire timide partagé, presque encore trop peu chargé en adrénaline pour leur petit goût du risque...

- vous n'avez pas peur de sortir la nuit, à ce que je constate...
- vous devriez quant à vous, si je puis me permettre ; les lieux ne sont pas toujours calmes.

il voudrait répondre, mais rien ne vient ; alors les deux s'approchent par la spirale ; la fontaine coule d'un bruit dans le silence de la nuit, le silence de la résidence amoindrie de son système d'observation ; leur équipement comporte, entre autre, du matériel de transmission sonore, et après quelques estimations à la danse à adopter, brad appuie sur le bouton play et la liste musicale se lance dans leurs oreillettes ; il tend une main ouverte et ne s'approche pas, cette fois, laissant à angelina un choix qu'elle attend d'effectuer, en la patience d'une initiative plus explicite

- allons donc leur assurer l'agitation qui leur convient ; m'accorderiez-vous cette danse...
- si c'est pour la quiétude et l'osmose des lieux, je vous suis.

leurs mains se rejoignent, et brad emporte sur un chemin de pas autour de la fontaine, pendant que l'intro de Love Hangover vient hanter un début de rythmique sensuelle, provocatrice, ici retranscrite pour leur environnement personnellement impliqué depuis leur profession

la musique se lance, il se retourne d'un pas presque tango et farouchement, lui arrache un baiser ; elle affiche un rictus, peu surprise mais presque agressée, presque déflorée par ce geste volé qu'elle avait néanmoins calculé à l'avance, assez pour que sa main à elle ne soit pas trop répulsive lorsqu'elle esquisse un mouvement pour le repousser ; il se laisse faire, et leurs corps s'éloignent le temps d'un retour à la musique, qui se fait enivrante, lourde, grinçant de pulsions musclées et sportives brad replonge une main dans une poche, et tire de son buste une petite télécommande avec un bouton rouge ; il le lui tend

- vous me feriez un honneur...
- n'insistez pas.

J'étais naïf

8 oct.2020

Trois mensonges hantent ridiculeusement mon esprit. Je les ai comptés car c'est mathématiquement simple. Je ne compte donc pas, pour la même raison, ceux que je ne justifie plus auprès de ma morale interne, ceux répondant à la petite question criminelle commune : "ça va ?" Non, les vrais je n'ai pas pu m'empêcher de les voir bien gros dans ma tête, et ils me hantent car j'ai haï. J'ai haï ce qui me semblait normalement convenu entre les gens bien-pensants, mais dont les effets dévastateurs me révélaient d'imagination paranoïde. Pourtant ce ne sont pas des gros mensonges ; ils ne sont pas minimes non plus, mais tout-de-même ; ils me hantent et j'aimerais rendre justice auprès de ceux qui les essuient.

Le premier n'est pas infantile, il est juste très juvénile. A six ou sept ans, je crois savoir aujourd'hui que la plupart des humains normalement constitués sont déjà familiers avec le fait que, comme au poker, on ne voit pas leurs cartes. Ce n'est pas mon cas.

À cet âge, donc, le premier mensonge, que je subis un peu mais que je tente d'assumer. Il est une pièce de la trame maudite de mes rares essais à faire volontairement ma petite conception du Mal ; lorsque là je tente innocemment le vol, un peu au hasard, et ce, se justifiant autant par la jalousie sur l'objet concerné que sur la valeur d'essai que je ne voudrai

alors jamais réitérer. Voler conduit au mensonge, et je n'assume déjà aucun des deux séparément, alors...

- T'as pas vu ma petite voiture ?

Non.

A ce moment là je sens un truc nouveau. Comme une enclume qui s'abat sur moi. Comme un gong divin qui me chute sur l'esprit pour me dire sentencieusement : "qu'as-tu fait là, jeune impudent ?"

Désolé, Toinuméro1.

Le second est adolescent et amoureux. Approchant la majorité, je n'ai jamais voulu recommencer l'expérience et m'enorgueilliss chaque jour de ce qui, je le découvrirai plus tard, me tient très loin déjà, du cercle commun des menteurs de semaine, ces humains qui me répètent souvent pendant que je souris intérieurement : "tout le monde ment, tu sais, c'est pour se protéger".

À cet âge, j'ai développé déjà, mes formulations pour que la vérité passe, ou plutôt pour que je le croies ainsi. C'était sans compter, je le découvrirai plus tard, sur leur méfiance naturelle que je ne conçois pas encore pour moi, cette capacité à ne pas écouter ce qu'on nous dit, car tout le monde ment. Et le glissant d'une erreur s'imisce, l'amoureux d'un secret qui ne doit pas être partagé car elle me l'a demandé.

- T'as une copine ?

Oui. Jusque là ça va, crois-je alors que tout est déjà joué.

- Elle s'appelle comment ?

Elle. Mince, c'est dangereux.

- Elle... Elle ?!

Non, une autre. Je veux vomir.

Désolé, Toinuméro2.

Le troisième est absurde. Je ne sais pas pourquoi j'ai été aussi irrationnel, tout comme je ne sais pas ce qu'a eu l'effet de cette

incitation à la croyance faussée. C'est là que je me suis confirmé qu'il peut y avoir incitation au mensonge, lorsqu'on se montre trop impudique et curieux envers le jardin privé de quelqu'un. Et que du coup c'est bel et bien d'un crime commun dont il s'agit.

À ce moment, la question est volontairement piégeuse. Soit je passe pour un nul, soit je passe pour un connard. Dans le doute, comme je passe trop souvent pour le nul que je suis, je me dis, "autant changer un peu la donne", et je réponds spontanément l'inverse de la vérité, sans réfléchir. L'enclume s'abat une troisième fois, et j'ai envie de vomir. Quelle question...

- tu as des plans cul, toi ?

Désolé, Toinuméro3.

Les conclusions je les ôte.

Chacun se fait les siennes comme j'approxime la mienne.

Mais la confiance.

Elle je ne l'ai pas.

On y buvait des noms II

30 sep. 2020 - MdE

- I -

IL DORMAIT AVEC SON CENDAR

Un mec standard, quoique.

Il avait comme ça des flemmes en trop, et il ne les partageait qu'avec lui-même. Un peu comme si tout n'avait que rien en valeur d'absolu, et que ce qui le motivait ne pouvait être que le fruit d'un néant terrible et immaculé. Pourtant anthracite, sa vie le menait à enchaîner les sticks de braise, comme il la fumait,

la consumait. Et puis c'était ainsi dans son habitude un peu mortifère, non pas de chérir comme une poupée, un cendrier un peu nauséabond. Non. Juste dormait-il avec son cendar, parce que flemme. Sur le bord sans drap, à-même le matelas, trônait un triangle un peu trop illuminati pour n'être qu'un triangle. Le mec il dormait de moitié, c'est-à-dire sur la moitié de son lit. Peut-être était-il en manque d'une quelconque moitié de lit, oui. Peut-être le sommier deux personnes, était-il un espoir un peu vain de trouver le sommeil en compagnie qu'il ne pouvait que trouver auprès de ses sticks de braise. Lui soufflaient-ils de leur fumée, quelques rêves cendrés lorsqu'il sommeillait ? En tout cas il n'avait plus peur de le renverser par somnolence agitée. Le cendar était là, toute la journée il dormait, et la nuit il était là aussi, et peut-être enveloppait-il de rêve ce que la couette pliée en deux ne pouvait vraiment réchauffer dans le cœur du mec qui dormait, en buvant des noms improbables jusqu'à ce que se réveille une journée ténébreuse. Et le mec dormait comme ça, la tête dans le cendrier, parce qu'il venait de fumer les sticks de sa journée de braise, en enfer que peu auraient respiré...

- II -

SOUS UN PARAPLUIE SUR UN BANC

Un mec standard, quoique.

Il se baladait sous la pluie parce qu'il aime un peu quand ça mouille, mais surtout parce qu'il lui fallait se balader, et qu'il pleuvait. Injuste combo pourtant tout-à-fait récurrent dans sa vie de mec standard. Il se baladait sous la pluie donc, et il lui fallait parcourir le dehors, parce que c'est le principe du déplacement qui en fait, était là un peu plus utile qu'oisif. Il marchait avec destination, il avait un but, et le poursuivant, totalement incapable de raison autre que le chemin de ses pas, lui venaient en tête des considérations plates et injustes, dénuées de toute ambition à autre chose qu'une expectative de

la destination. Et puis cela a retenu son attention. Parce que s'il y a un truc désagréable dans la pluie, trouve-t-il en général, c'est ce qu'elle fait sur les vêtements. Une douche un peu fraîche, dans la plupart des cas, c'est pas malsain. Sauf si peut-être, on souffre déjà de fraîcheur, et que mettre un pull est une habitude non pas de confort, mais d'une sécurité tant malade que qu'elle en est devenue habituelle. Le froid ne l'habitait pas tant, au mec, parce que quoique. Il n'était pas standard, même si comme tout le monde, il se sentait un peu moins en danger sous le beau temps que sous les nuages. Et justement, le vêtement sous la pluie, il a tendance à rendre palpable le danger du nuage. Parce que le froid s'immisce. Parce que le vent glace. Parce que ça colle, et tout ceci, uniquement pour le désagrément au présent, sans le futur où le mec doit faire sécher, laver, désempuantir le vêtement qui a amassé les colles de la pluie, ou plutôt de sa crasse mouillée par la pluie, celle qu'amasse si facilement le vêtement. Et donc il se baladait, et cela a retenu son attention, que de voir sur ce banc, quelqu'un sous un parapluie. Il s'est demandé quelles fesses supporterait un pantalon trempé, même sous le parapluie au sec.

- III -

IL S'EST GARÉ SANS PERMIS

Un mec standard, quoique.

Il avait pas de voiture, mais il avait du mal à se garer. C'est tout simple, la circulation, il y a toujours des bouchons. Donc sur son trottoir il est souvent là, dans le centre ville parce qu'il ne va pas aller voyager jusqu'à trop loin, à pieds. Et les bouchon de circulation, c'est ce qui le préoccupe un peu tout le temps. Pourquoi ? Parce qu'il respire les échappements, qu'il s'assourdit du bruit de moteur. Parce qu'il tente de percer les reflets des pare-brises, qui dissimulent les automobilistes comme si leurs corps étaient les âmes des voitures ainsi

personnifiées. Des machins qui avancent sur quatre appuis, ces drôles d'animaux qui ne peuvent que suivre, comme un troupeau aligné, les chemins de la condition humaine. Et le mec standard il était là, pas trop standard parce qu'il a pas de voiture, et plus il était là et plus il se disait que ça devient compliqué de circuler à pied sur les trottoires où se garent les voitures, avec un ou deux clignotant parfois, c'est plus des avertisseurs de danger, quoique. Attention danger, je prends toute la place. Le mec standard il ciculait parmi les voitures piétonnes, et il a fallu qu'il se trouve une place. Mais non. Pas de place. Là un clignotant, là un klaxon, et entre tout ça des chaussures et des pantalons qui enjambent des pavés, qui traînent une misère citadine, qui rentrent et qui sortent depuis le chemin, pour aller faire un truc dans un magasin et en ressortir, manger, acheter, consommer, s'arrêter et repartir, mais surtout : prendre toute la place. Impossible de se parquer dans ces conditions, même en tant que piéton standard. Il a cherché un banc à l'ombre, mais il n'y en avait que sous la pluie. Il a cherché une terrasse sans consommation, mais il fallait payer son ticket, et il ne voulait pas abandonner son véhiculement juste au titre d'une pièce qui ne le vaut pas, mais qui est quand même chère payée... Du coup il s'est garé sans permis, et il a mis un anti-vol. Ses lacets de chaussures, il a failli s'emmêler les pieds dedans puisqu'ils étaient noués. Mais il a eu peur de la contravention. Sur la route piétonne, sur les trottoires auto-immobilistes, il s'est garé sans permis.

- IV -

IL N'Y AVAIT PERSONNE DANS CETTE FOULE

Un mec standard, quoique.

Il se baladait comme un fantôme, et il se demandait un peu des trucs étranges, comme quoi tout lui apparaissait parfaitement logique par irrationalité. Oui. Parce qu'il avait toujours un peu senti un écart entre lui et les standards. Comme quoi une

société qu'il avait renié pouvait parfaitement le renier lui aussi. Et il s'imaginait de manière ambivalente des trucs comme quoi tout ce beau monde qui l'entourait était un peu anonyme et pourtant bien identitaire. Un peu tout le monde et personne. Un peu trop et pourtant nul. Un peu oui, nombreux à exister en dehors de son existence à lui. Des anonymes qu'il croisait uniquement dans la rue, lorsque anonymement tous marchaient pour fonctionner, dans cette ville où il faut travailler où s'installer, sur une terrasse où l'on devient quelqu'un le temps d'un café et d'un pourboire. Le mec standard il se figurait parfaitement que ces gens anonymes possédaient une vie un peu mieux remplie que la sienne, sûrement. Qu'ils avaient une fonction dans le puzzle social. Que leur demain était ficelé comme un rôti. Et ces gens pourtant, lui étaient introuvables. Oui ils s'affichaient là devant lui, tout autour de partout, dans ces rues, surabondant de leur présence l'anonymat d'une foule un peu trop impersonnelle pour se révéler à l'individu qu'il était, lui aussi anonyme, au milieu de cette foule d'inconnus. Ces gens qui n'échangeaient à peine que des regards désengagés, ou des coups de klaxon lorsqu'ils se le permettaient d'outrage indifférent. Et pourtant ; le mec standard quand il rentrait chez lui, c'était pour réaliser que cette foule n'existait pas. Aucune trace, pas la seule marque autre que la ville elle-même, purement construite à la lumière de leurs efforts, de leur cohésion organisée, dont lui, le mec standard, n'avait aucune idée puisqu'il avait renié la société, ces gens de la ville qui déambulent anonymement, qui se regardent à peine, sauf qu'il faut. Il ne connaissait personne dans cette foule, et pourtant la foule il la reconnaissait. Toujours la même. Toujours elle.

- V -

LES ENFANTS DU RÉVEIL-MATIN

Ceux qui voulaient un peu veiller le soir quand il était l'heure de dormir. Ils passaient leur soirée à ruminer que c'est mieux de vivre en dehors du chaud de la couette. Le noir habite dorénavant leur esprit. Leurs rêves se sont décalqués ailleurs que dans leur sommeil, car finalement ils en sont incapable : dormir sereinement. Se réveiller, dynamiques, c'était difficile pour eux parce qu'ils n'avaient pas eu la foi pour se reposer. Le matin s'annonçait rude, tous, tous les matins, surtout à force de se coucher sans réel sommeil, mais avec une fatigue déjà accumulée des jours et des nuits sans repos. Ils étaient donc là, à peine endormis qu'il fallait se réveiller, de mauvaise humeur parce qu'il fallait s'endormir à peine réveillés. Et que le cercle vicieux ne pouvait être interrompu. Ni par eux, jeunes irresponsables de leurs horaires, ni par leurs parents, qui ne se doutaient pas de leurs erreurs d'adultes à la responsabilité inconsciente. Les matins donc, se succédaient pour ces enfants à traumatiser. Ils étaient scolaires, bien sûr, et toute leur éducation, parentale comme écolière, était tâchée de cette contrainte qu'ils ne supportaient plus depuis trop longtemps, et qu'il n'avait jamais été légitime de remettre en question. Dormir. Se réveiller le matin, dynamiques, c'était difficile pour eux parce que rien ne les avait propulsé dans le flux de la satisfaction. Maugréant un soir, maugréant un réveil, ils tremblaient toute la journée et toute la nuit, leur lente mort les gardait immobiles. Lire les ingrédients d'une tartine, l'œil hagard. Savoureux chocolat chaud servi comme structure sucrée pour bien se réveiller ; mais non. Les enfants du réveil-matin, c'est ceux à qui on a kidnappé le sommeil. Ils ont dorénavant besoin de cette machine pour devancer le soleil du jour, et lorsqu'ils veulent un sourire pour lancer les heures, ils ne le trouvent plus en leur intérieur qui n'est plus riche de bonheur, non ; ils le volent au malheur des autres, qu'ils trouvent où ils peuvent, c'est-à-dire partout. Une tronche mal rasée de papa. Une première crise matinale de maman. Pas que

la mauvaise humeur soit leur credo, non ; juste transparent-ils cette misère mondiale que tout le monde perd de vue quand il voit son réveil-matin annoncer qu'il faut aller contribuer à la lutte pour le bonheur. Et tout le monde est lancé aveuglément là-dedans. Surtout ces enfants tristes, les enfants du réveil-matin.

- VI -

IL HABITA AILLEURS QUE CHEZ LUI

Un mec standard, quoique.

- VII -

TOUT FIER DE SE RATATINER SUR SON SIÈGE DE BUREAU POUR ALLER FORCER EN SALLE DE SPORT

Un mec standard, quoique.

Il était là, traîné par des obligations vitales mais pas trop vivantes. Un truc qu'il appelait son pouvoir d'achat, qui l'enchaînait à un siège de bureau toute la journée contre quoi on lui permettait d'aller cueillir des fruits sur les arbres. Mieux, quelqu'un le faisait à sa place, et lui n'avait plus que le pouvoir de manger ces fruits. Contre quelques journées de sa vie, passées à se ratatiner allègrement, confortablement, comme une éponge trop mouillée dégouline dans l'égouttoir. Il se vidait pas de sa substance, lui. Le mec standard il s'emplissait les poches de pouvoir d'achat, et une fois qu'il avait mangé les fruits, il avait assez de protéines pour aller forcer à la salle de sport. Des haltères, des poids, des trucs qui roulent et qui ne grincent que si personne ne les graisse. Des barres en fer, des ballons en plastique. Il s'affairait avec ces trucs pas très naturels, pour trouver la forme de se rendre artificiellement aussi bien que s'il n'avait pas les moyens, le pouvoir d'achat, pour acheter le droit de s'entretenir naturellement. En salle de sport, pourquoi ? Peut-être que les ballons en plastique ne poussent pas sur les arbres qu'il ne voit plus depuis son siège

de bureau, et que l'importation des pastèques se fait mieux lorsqu'elles sont en plastique ; pour forcer un peu autour d'une ligne à maintenir, mais en vrai...? Qui garde la ligne en salle de sport ? Il va la chercher un peu, il la trouve, et une fois qu'il a assez forcé, il retourne se ratatiner fièrement, tout aussi fièrement que son visage se rougit et se gonfle à l'effort immense de rester vivant, de manière presque vitale. La sueur en torrent, les souffles essoufflés, il les aime vraiment, pour lui c'est ça, garder la santé. Par le travail. Ponctuel. Antagoniste au restant de sa journée de siège ratatinant. De bureau. Tout ça pour des arbres qu'il ne connaît pas, et qu'il va même jusqu'à ôter le droit d'ensemencer à des fins de fécondation. Plus rien n'a d'utilité, alors, et le mec standard il était là à tout rendre artificiel tout en se plaignant que la nature lui manquait. Peut-être comprendra-t-il un jour, le mec standard. Mais pas aujourd'hui. Non.

- VIII -

LA STATUE QUI AVAIT DES CRAMPES

Un mec standard, quoique.

Il était là dans le musée. Il avait payé un ticket d'entrée, hors de prix, mais il était quand même rentré dedans, ce prix, parce que ça vaut le coup culturel de s'instruire à regarder la psyché d'artistes torturés pour avouer l'irrationalité de leur cerveau. Là il était dans un de ceux que les anciens auraient renié. Il n'y trônait aucun corps puissamment valorisé par un petit sexe ou des bras amputés. Non, c'était plus vieux encore, et il y avait des cubes, des barres entortillées, des bulles de ciment et des verres à plonger les pieds dedans ; avec les dents. Donc il était là le mec standard, pis il auscultait. Ils avaient l'air vivants, ces cubes. Presque aussi bien fait que des vrais. Reproduits quasiment à l'idéal, ils étaient tous là sur leurs socles, comme David et sa main puissamment élargie, pour lancer ce caillou étrange contre le géant de l'impuissance artistique. Et le mec il

était là devant, tout aussi impuissant. L'air dubitatif, mais intelligemment dubitatif. Il était là à ausculter le cube, et il se disait que oui, c'était un beau cube conceptuel, qui n'a rien à voir avec le beau naturel tant dépassé. Non, un petit sexe d'athlète, c'est risible quand on le cache pas avec les muscles qui ne servent qu'aux forçats des salles de sport. Aujourd'hui quand il va dans un truc de corps, c'est soit pour le dessiner, soit pour faire l'amour, soit pour... Et puis il était là, devant le cube conceptuel, et oui, il se dit que c'est pas n'importe quel cube, c'est ce cube. Ce cube presque pédant à s'incarner comme ça, comme n'importe quel autre cube, quoique. Non ; justement, c'est ce cube, et il était beau, comme ça, comme lui, comme un cube incarné en cube. Et puis donc, dubitatif mais intelligent, il se fronçait le sourcil avec un doigt, mâchouillait sa barbe de menton en lui imaginant une lange réflexive tirée sur le côté, comme le gamin qu'il a été, le mec standard, et à qui on a appris qu'un musée, c'est le lieu de vie des cubes, des petits sexes et des bras amputés. Donc il partait dans ses considérations hautement lubrifiées par la substance, et il en oubliait un peu que seul le cube face à lui était aussi mobile qu'une planète qui file en perdant quelques miettes dans l'espace. Car lui, dubitatif, il s'était arrêté d'avancer. Il se statufiait petit à petit, car le concept du cube porte quelque chose de très carré en lui, quelque chose qu'on ne lui ôte pas facilement, même avec le meilleur angle de vue isométrique. Un coup il aurait voulu se déplacer pour que s'affiche sur sa rétine, l'hexagone d'une double dimension à laquelle la troisième manque à ses deux yeux, et sur l'écran aplati de sa vision, il aurait oui, voulu que l'hexagone parfait, avec son angle pointu pointant vers le milieu. Mais il ne pouvait déjà plus bouger de son angle de vue, et le cube était bien carré. Et lui, il ne pouvait donc plus bouger, et il avait des crampes. Immobiles.

- IX -

DE LA SURFACE ON NE VOYAIT QUE L'UNE CELLE DE L'EAU

Un mec standard, quoique.

Il était sur son bateau de croisière, tout seul à croiser hier, comme un aujourd'hui un peu différent. Il replongeait dans les souvenirs terrestres, et il se sentait bien, à flotter là. La barre du navire, il se demandait pas pourquoi on se figurait parfaitement que c'était un rond, alors qu'une barre, on se figure généralement que c'est un trait. Il maniait des arêtes de poisson, pour s'étouffer à moitié mais pas se noyer, ni le noyer lui, ce poisson, puisqu'il était mort par-delà de sa surface. Et le mec standard il était là, entre deux surfaces, ou plutôt comme passager de la faille entre l'air et la mer, sur son bateau, et il ne pouvait pas vraiment se figurer ce qu'est une surface pour une arête de poisson mort. Parce que lui, sa surface au mec standard, c'est celle de l'eau. Toujours. Alors que quand le poisson était en vie, probablement que le mur au dessus de sa tête, se disait-il que c'était une surface d'air. Et d'un côté comme de l'autre, c'est un sacré concept foireux que ce phénomène pourtant perceptible qu'est la surface de l'air sur la mer. Donc il y avait des vagues autour de la coque du navire de croisière, et en croisant le fer entre hier et aujourd'hui, ce n'est pas la nuit qui éclairait et scintillait sur les vagues. C'était les étoiles et les phares. C'était le soleil absent, c'était la lune au caractère de face cachée. C'était le poisson mort aux écailles luisantes. Le mec standard il était là dans son cocon de coquille. Il y avait un certain confort pour lui à subir le roulis, ou au contraire à tanguer, et alors qu'il se berçait d'un sommeil attentif, il ne se demandait plus trop quelle surface plane et plate pouvait posséder des vagues et s'arrondir à l'horizon, comme l'orange de l'explorateur à l'œuf dur. Non ; les surfaces de la mer, c'est avec l'air marin qu'elles se disséminaient en un rassemblement singulier : la surface.

- X -

IL PORTAIT SON UNIQUE GANT DE SKI À LA MAIN
ÉVIDEMMENT

Un mec standard, quoique.

- XI -

POUR COMPTER DES LETTRES IL LES ÉNUMÉRAIT

Un mec standard, quoique.

Quand il ne comptait pas les moutons de la société pour s'endormir, ou les nuages d'un paysage ensoleillé, il comptait les lettres. Une première, ah. Souvent d'autres suivaient, et il en était content le mec, parce que compter jusqu'à un, c'était palpitant que tant qu'il se sentait lui et seul. Et puis avec les lettres, on finit par ressentir de la compagnie, parce que c'est souvent quelqu'un qui les écrit. Lui, il en écrit, et il en compte. Une première, et une suivante, bée qu'elle est de suivre, c'est décidé, d'autres suivent alors. Parce que le mec standard, il était là et il avait bien imaginé qu'une lettre puisse se suffire à elle-même. Il avait bien imaginé ensuite, qu'un couple serait plus heureux. Mais en fait plus elles rient ensemble et plus c'est fou, de les compter les unes après les autres, en les énumérant ainsi, l'une après l'autre. Il comptait bien là-dessus, mais il savait aussi que les lettres, c'est pas pour que pour compter, tout comme les chiffres, c'est pas que pour raconter des nombres. Et là, il en était à un nombre un peu bizarre, il ne regardait plus le compteur de ses lettres, et c'est pour ça que c'était bizarre. A force de débiter des lettres, il y a ces mots, ces sens, ces trucs que le mecs, il ne sait plus quoi en dire, et pourtant il continue. Heu.. l'effet giratoire, l'alphabet haché au hachoir, il ne le justifiait que d'un étrange coup de poker, lamentable en fonctions de ses propres termes, et pourtant pas dénué de tout truc paradoxal. Il n'aimait pas ces fumisteries de langage ou de mathématique, et pourtant. Il comptait les lettres

comme on énonce des chiffres, et tout ceci le rendait d'autant plus misérable que rien ne pouvait se prononcer dans une lettre seule. Un chiffre, c'était pareil, et à l'écrit comme à l'oral, ces pièces détachées pour sens appliqué, il s'en faisait toute une théorie qu'il n'aimait pas trop lire ou entendre. Non ; juste l'avancement de l'alphabet des chiffres lettrés, l'intéressait conceptuellement, et il se prenait la tête avec ces capsules qui ne veulent rien dire quand on y réfléchit vraiment. Quoique ; et le mec standard il commençait à comprendre que rien ne valait le débit lettré du sang de sa pensée, dans les veines chiffrées de son cortex d'âme...

- XII -

SES AISSELLES D'ÉPONGE

Un mec standard, quoique.

Il se ratatinait depuis qu'il n'était plus tout-à-fait seul, parce que lorsqu'il ne l'était plus, il ne pouvait plus penser tout seul, à lui, à être, agir, son corps et son esprit. Lorsqu'il oubliait un instant avec autrui, le fait que le langage relie avec cet autrui, mais destitue tout individu de son propre lui-même par interaction de conscience, il en devenait cette victime de la ratatine. Et alors tout son corps se ramollissait à mesure qu'il l'oubliait, et il s'affaissait imperceptiblement dans l'inertie de son mouvement décéléré. Il y avait alors un manquement à la corporalité qui le faisait peut-être, parfois, ressentir un appel à la sécurité. Mais lui le mec standard, il n'y était plus sensible. Il avait oublié, tant, cet individu qu'il était, qu'il était devenu sourd aux appels de la sécurité corporelle de son égoïsme maladif à la valorisation d'autrui. Et alors, oui, il y avait cet affaissement appeler son sourds esprit au corps, avec des signaux qu'il croyait venir d'autrui, le mec standard. Et ses aisselles de suer, de suinter, surtout par temps froid. Il dégoulinait, comme une éponge trop remplie. Sur son égouttoir, il dégoulinait. Et puis elles transpiraient comme ça,

et venaient tacher ses vêtements. Il maugréait alors comme une éponge, ou pas vraiment. Il était standard le mec, normal. Il suait des aisselles quoi, si l'on peut dire que c'est le lieu privilégié de la transpiration, cette évacuation des fluides excédentaires, ce gaspillage de matière écologique. Il transpirait et ça puait les bactéries, celles qu'il ne supportait plus dans l'appel de son corps, et qu'il rejetait parce que c'est la nature, la nature de l'humain, que de virer de lui ce qui n'est pas lui. Or tout ceci est foutaise, et le mec standard il comprenait pas. Il croyait longtemps, et toujours, que lui, il était ce truc insécable, unique, parfait, inaltérable, cette entité que l'autre croyait lui aussi être un truc unitaire, un individu, qui interagissait sans penser que c'est cette fluidification des substances altruistes qui le dénaturait de lui-même, le faisant transpirer des aisselles parce que tout dégoulinait en lui ; la ratatine. Un rien plus tard et il se serait effondré, liquide, lui aussi ; il se serait fondu sur le sol ou non, sur un matelas où un siège de bureau, un divan de psychanalyste ou une civière de presque-mort. La ratatine, sa liquéfaction personnelle. Et il se laissait couler, lentement, comme un navire de surface.

- XIII -

LA MONTRE QUI COMPTAIT SON RETARD

Un mec standard, quoique.

Il n'avait pas mis à jour son logiciel de poignet. La machine était là, accrochée, et elle indiquait un autre temps que celui qui n'existe pas. Lui il en avait rien faire, le mec standard, parce que en fait le temps, pour lui, c'était pas tant les secondes qui coulent que les moments entre ces liquidités matricielles. Il ne vivait pas de tic-tac à proprement parler, juste regardait-il sa montre, et tout en essayant de se figurer les aiguilles et le fait qu'elles avançaient toutes seules, il ne pouvait s'empêcher de se dire que dans une heure dure à passer, ce n'est pas uniquement la montre qui fait souffrir. Il y a aussi, et surtout, tout ce qu'il

y a à psychoter d'esprit vif et humain, à propos de ce qui se déroule mal. L'objet de son retard, en revanche, la cause de son propre temps, c'était bel et bien cette montre. Car quand il ne la portait pas, pendant ses rares vacances loin du tourisme professionnel de son engagement auprès de la société, sa montre ne lui causait que le souci de son addiction, dont il avait quand même tôt fait de se débarrasser, puisqu'il se rassurait intérieurement de la rattraper au plus tard d'un certain trop tôt de la fin du congé. Embarqué alors dans le dehors du mouvement de production, il amassait. Il amassait les secondes de retard qu'il fallait alors compenser une fois qu'il revenait se menotter aux aiguilles. Un rien de quelque retard, et tout basculait pour le mec standard. Retour de vacances tropicales, c'est surtout : du courrier entassé dans la boîte, des clients pas content de son absence, des jaloux moqueurs qui ne seront bientôt plus jaloux puisqu'il revient, mais qui resteront moqueurs. En toutes circonstances, il regarde alors un peu dans son esprit, le temps qui coule, qui court, qui coud, des secondes éternelles, il y en a trop pour s'imaginer à quoi elles servent. Or elles servent à le rapprocher de la mort, et ça même s'il le sait très bien, il n'en a pas pour autant une conscience aiguë. Il sait sans savoir vraiment ; il n'est pas avec son savoir, juste le possède-t-il, sans être ; avoir. Et puis des secondes il en a, il en a beaucoup depuis qu'il a une montre. Avant, c'était ce qu'il était, maintenant c'est ce qu'il a. Et il est riche. Riche du retard que sa montre compte depuis qu'il est pressé de se rattraper ; de la chute vivante vers la mort.

- XIV -

UNE CONFITURE DE TARTINE À ÉTALER

Un mec standard, quoique.

- XV -

LES SENTIMENTS DE FER FORGÉ À L'AUBE

Un mec standard, quoique.

- XVI -

UNE MUSIQUE QUI BOUGE POUR DORMIR
ÉVIDEMMENT Y'A PAS

Un mec standard, quoique.

Il était là, un peu insomniaque, parce que dormir c'est quand t'es assez serein pour te lâcher un bon coup la conscience, et lui non. Lui il était là sur son siège de travail au boulot, et il avait pas le temps pour une sieste payée. Mais pourtant il avait sommeil. D'un baillement un peu écorché qui ne signifiait uniquement qu'il pouvait se décrocher la mâchoire comme un standardiste à la lui-même, peut décrocher un téléphone de bureau, il a respiré amplement, et il a tapé sur son ordinateur une idée un peu foireuse. En repensant à comment il s'était senti fatigué en bougeant son body ce week-end dernier, il se dit dans l'instant, "mais voilà la solution" : "une musique qui bouge pour dormir" ; bin ouais. Alors il cherche, et aucun résultat pertinent. Bien sûr. Parce que tout le monde croit que pour s'apaiser, il faut un truc apaisé. Mais lui il suit difficilement la psychologie inversée ou conventionnelle. Il sait pas trop comment il doit penser chaque chose, chaque émotion, chaque physiologie de son état de bureau. Sur le siège de son travail, entre un combiné sans fil et le câble de recharge branché au téléphone, il se sent un peu enchaîné, dans son inactivité qui le fatigue terriblement. Il voudrait s'éveiller, bouger un peu, beaucoup, et puis surtout, s'endormir pas par épuisement inutile, mais par une autre fatigue un peu perdue, celle d'avoir bien bougé un peu beaucoup. Alors le mec standard il s'imagine un instant sa vie d'ancien singe, et il rêve d'arbres à musique. Il les fait danser, tout éveillé qu'il est, au gré du vent de son imagination. Et les feuilles de pleuvoir. Les graines de tirer sur la corde, au lieu de pousser vers le bas des racines invisibles, plongeant sous la surface opaque de la terre

opaque. Forcément, il voudrait danser lui aussi comme les branches de ses arbres idéaux. Le rêve de son être, tout qu'il est planté là, à prendre tronc sur son siège, le voilà à prendre des dimensions un peu trop délirantes pour qu'il s'apaise. Et pourtant le calme immobile du sommeil l'a fait bailler, et sans vraiment respirer pour autant, il se décroche une mâchoire comme on répond à un coup de fil. Branché.

- XVII -

Battu de paix

28 sep. 2020 - MdE

les mecs ils sont drogués aux flingues, nan ? 'fin c'est admis, connu quoique, reconnu un peu, ça dépend par qui, mais toujours est-il que : l'humanité, c'est ce truc qui n'a jamais connu la paix de toute son existence ! toujours au moins un conflit sur la sphère, toujours un truc violent de mort qui tue, toujours une baffé dans ta tronche, toujours un retour de contre-vengeance, toujours... à se demander si c'est pas le propre de l'humain, en fait

alors moi je me dis, c'est ptetr pas tout-à-fait bizarre alors que si ; pourquoi ? je veux dire, pourquoi quand y'a un abruti d'asocial qui rédige le Projet de Paix Perpétuelle, y'a plein d'abrutis, certes, qui construisent une institution qu'on appelle l'Union Européenne grâce à ce truc, mais surtout y'en a d'autres, d'abrutis, qui vont continuer à aller se mettre sur la tronche ? hein ? ils veulent faire mal de mort aux autres ? pourquoi ? genre ptetr ils ont mal eux-mêmes j'pense, et ils font au prochain ce qu'on leur a fait en tant que prochain...

m'est avis seulement, parce que c'pas si facile que ça, pis c't'à développer d'un point de vue psycho-socio-'brutis... mais quand même ! y'a un truc pas compris là-dedans de cette histoire de paix :

et ce truc pas compris avec la paix, c'est que comme la guerre, c'est un combat contre la différence ; faire la paix, c'est pas faire des câlins, ça c'est quand la paix est assez stable pour qu'on oublie, justement, les différences ; mais faire la paix, c'est comme faire la guerre : c'est une action douloureuse ! par contre, la grosse différence je crois, c'est que faire la guerre, c'est remettre l'autre en question d'après soi-même, et faire la paix, c'est se remettre en question soi-même d'après l'autre ; c'est l'inverse, sur ce plan... enfin comme ça hein, je l'écris comme on parle, c'est-à-dire en réfléchissant à ce que je dis, mais sans matière à absolument chercher le mot qu'on pourra graver dans la stèle de l'infini ! donc si jamais...

en tout cas, voilà moi je me lasse ; parce qu'on part n'importe où avec ces conflits ; à la base y'avait des animaux qui commençaient à être humains, ils se sont commencés à mordre l'autre, le poinger (heu...), le guêt-apener, pis ça a dégénéré jusqu'à ce que y'ait de ces autres animaux qui décident d'agir ! et là c'est explicite : au début on croyait surement que pour arrêter que l'autre en face nous cogne, il fallait cogner plus fort ; mais non, en fait je crois pas, mais alors... faut faire quoi ? en tous cas, quand je vois que le monopole de la violence légitime, n'est plus si légiféré que ça, j'en viens à me demander pourquoi on continue d'entretenir les conflits au nom de la paix, parce que visiblement c'pas la solution...

mais quoi ? on se laisse crever par les missiles jusqu'à ce qu'ils arrêtent de pleuvoir ? en vrai j'ai longtemps pensé ça, en me disant que bin ils se laisseraient... mais c'est sans compter sur

les contre-missiles que je ne peux pas empêcher, et qui eux, empêchent justement que je vérifie ce truc que l'autre dit bien, un mec mort lui aussi, avec des mots comme "les effets de la colère sont plus graves que ses causes", ou encore "la haine doit être vaincue par l'amour et la générosité" (c'pas le même mec pour les deux, mais c'pareil qmm), pis heu... bin en vrai je comprends rien, surtout que parfois, on me reproche, lol attention, d'éviter les conflits ! les mêmes gens qui houspillent contre la guerre, t'sais ! heu bin... ok, bon, heu...

'fin voilà, moi dans tout ça, je pense que je me battrai jusqu'à la mort, pour la paix, je la déclare à toute la planète, j'en ai rien à cirer de vos pompes dans mon derrière, s'il faut je vous lèche le vôtre quoique, pas tant, parce que voilà, mais à un vous général, planétaire parce que j'suis pas allé ailleurs, humain parce qu'on est un peu seultou sur la planète, un vous qui se distingue de moi dans le nous, mais que j'estime juste parce que j'ai un peu conscience de moi-même, et voilà : allez vous faire aimer bordel, ai-je lu sur un grafiti de ma ville ! allez vous faire aimer, bande de gens à complimenter ! vous êtes tous une propre bande de gens trop cool, j'ai que ça à décriminer, pis bin si vous êtes pas d'accord, moi j'suis d'accord et j'suis prêt à me battre pour mes idées

prout en guise d'onomatopaix
émotion chelou là
mais c't'ainsi

Cluedo

19 août. 2020 - MdE

Pièce à conviction numéro 51

notes : "Lettre manuscrite retrouvée auprès de la victime dont elle semble l'auteur."

Traces d'ADN : 5 personnes restent à tracer

Empreintes : la victime

Etat de la pièce : intact

Indice de confiance de la pièce : authentique

Intérêt juridique : élevé

Transcription :

"

Aujourd'hui, il est interdit dans un vaste et incertain champ humain, de débattre publiquement à props de l'origine de l'univers, autrement que d'une approche par la certitude scientifique... Ne sont acceptés que les discours qui parlent de bigbang, de cordes, de mathématiques et d'astrologie... Je veux dire, oui : il n'y a que ce qui est certain qui soit accepté dans l'échange commun du savoir, et c'est de l'information... Donc pour l'instant ? Peau de banane : on sait déjà bien suffisamment qu'on ne sait rien de la première seconde de l'univers, dans laquelle se déroulent différentes ères primordiales et ultra-complexes.

Mais puisque l'on doute de tout le reste, notamment de ce qu'on ne peut plus appeler comme l'avant de cette seconde primordiale ; alors il est interdit d'en débattre... Oui oui. Même le plus certain des affirmatifs, qui formulerait quelque chose d'assez scientifique pour l'apparaître ainsi au propos métaphysique qu'il aborde, serait illégal car alors considéré comme religieux, et donc non-imposable. Pas le droit de dire ce en quoi il croit à ce sujet si c'est pour réfléchir avec autrui.

Enfin, non, pas vraiment... Il y a des contrats précieux qui autorisent une certaine part du corps professionnel à avoir un

discours sur cette zone de l'entendement qui ne concerne ni le savoir ni la science ; des contrats morcellaires, et élitistes, qui ont pourtant la grande facilité à se dissimuler non pas derrière l'ignorance de leurs défavorisés atitrés, mais bien derrière leur illusion de la connaissance... Pire non : derrière leur connaissance tout court, oui, de ces défavorisés atitrés, puisque le propos métaphysique de l'origine de l'univers ne concerne plus ce domaine de l'entendement qu'est la connaissance. En gros, aujourd'hui, on est dans le champ de la certitude, et il y a des barrières autour. Certains ont compris que derrière, c'est une autre herbe, et si parmi eux on souhaite passer le garde-fou par souci explorateur de liberté, la plupart des autres se verrait bien jusqu'à jamais, esquiver le rouge panneau d'interdit qui ne donne pas envie d'aller plus loin...

En même temps, nous l'avons vérifié. Le propos peut mener à la religion, et à ses nombreux écueils. Or s'il est aujourd'hui autorisé de parler de ce que l'on croit seulement, il est interdit d'échanger à propos de raisons à ces croyances... Pourquoi ? Car la croyance n'est pas sensée relever de la raison logique, et que la placer dans un propos méthodique, rationnel et universel, ne ferait qu'aller de manière virulente à l'encontre de l'ambition de la laïcité, celle d'asseoir cet universel quant à la liberté de penser sa propre conception de l'univers, sa propre philosophie, voire sa propre religion.

Mais lorsque nos convictions sont libres de s'émanciper sous réserve qu'elles ne s'interconnectent pas, le principe de laïcité, alors bien sûr tout ceci relève inévitablement d'une liberté à imposer la croyance, pire même : du seul droit à exprimer un propos ou à le dérober, jamais à le confronter autrement que dans sa propre juridiction...

La question métaphysique est aujourd'hui scellée, il y a un cadenas dessus, soyez-en conscients !

Dura Lex Sed Lex

"

Frime interne

5 jui. 2020 - MdE

Bon, sur le territoire, t'as deux types de mecs.

Les chauvins pis les étrangers.

Et alors en fait parce que c'est qmm pas toujours évident de les distinguer, en fait la principale différence entre les deux, c'est, bin en fait c'est d'ailleurs pas tant une différence que ça, s'tu veux... c'est complexe : les deux sont fiers d'être ce qu'ils sont, tu vois ? Sauf que y'en a un il croit que pas l'autre ! Le... S'tu veux le chauvin, il est convaincu que l'étranger il veut à tout prix devenir chauvin. T'sais ! Genre parce que, peut-être, l'autre se serait ramené dans son pays pour venir l'admirer depuis la plage hein. Ouaisouais... Le chauvin, dans sa tête, c'est un peu chaulonialiste hein, il se dit que tout le monde, sur le territoire, espère pouvoir un jour se revendiquer chauvin ou au moins, en partie.

Les ongles à la française, ils aiment bien en Philosophie bon, bin c'est pas pour ça que Camus est pas trop à la mode, n'est-ce pas ? Pis pareil pour le pain, le pain, c'est la base de la gastronomie de base. Ouais ? Toutes les sociétés étrangères font du pain. La société chauviniste fait du bon pain. Voilà. Donc bin quand tu revendiques le meilleur de la base, tu finis un peu comme des chevilles enflées de chauvinité appliquée.

Chauvinville-sur-Provence, la capitale... Si c'est pas le plus commun des mortels de l'appeler la ville de l'amour ? Le pays des romantiques ? Bon et alors, c'est comme le pain, on en bouffe tous hein, alors pourquoi nous, pourquoi moi, pourquoi vous contre l'émois d'un frou-frou de guingois ?

L'étranger, de son côté, il est pénard, normalement. Il est... bon, il est étranger, pis comme le chauvin est fier d'être chauvin, l'étranger il est dans son bon droit à l'être... Mais lui il a pigé. Quand il regarde le chauvin, il se dit pas trop "heu ouais, je vais aller l'emmerder dans sa culture et lui proposer des trucs pour me rejoindre"... bin non. Parce que, de un, le chauvin il a plus vraiment besoin d'aller voir ailleurs qu'en étrangerie touristique, tout ce qu'il considère comme l'émerveillement impliqué d'humanisme ! En gros le chauvin, dans sa tête, si il bouge du territoire, c'est soit : pour aller sauver la misère du monde, soit : pour l'admirer et en profiter. Les deux conjointement, c'est possible oui, et nan mais attends parce que là l'étranger il comprend pas toujours, parce que le chauvin, il est un peu ambivalent. Il a rencontré plein d'étrangers qui lui ont dit qu'eux-même n'avaient pas l'ambition de changer en chauvin l'étranger et l'étranger en chauvin... Et le plus bizarre, c'est que le chauvin il répète. Il répète très fort, que non, le chauvinisme c'est relatif, c'est rien, c'est non, il ne faut pas les écouter... Et tout ceci alors qu'il est là, à croire dur comme fer que l'étranger qui arrive en chauvinie, c'est pour s'assimiler. Y'en a, c'est vrai. Pis en vrai tout le monde sait sauf le chauvin, que on est tous un peu chauvin comme étranger, tout dépend de ce qu'on en dit...

Alors bon du coup le chauvin il... s'tu veux, genre il croit que l'étranger veut devenir chauvin... bon... bin à l'extrême, on a qu'à tous devenir chauvins, pis y'aura plus de problème d'étranger. Pis pas la peine d'appeler le territoire la chauvinie...

Un truc genre, mieux, un nom chuchoté du bout des doigts par
une griffe de chat...

Lettres réelles pour employeurs fictifs

...

1 sep.2020 - MdE

numver ouane

En fin de compte,
Monsieur l'employeur,

Je ne saurais comment intégrer vos rangs, alors je vous imagine, un instant, depuis votre bureau de papier, sur lequel viennent se poser ces mots ; de quoi avez-vous besoin, franchement, je voudrais en prendre soin...

Votre entreprise, vaisseau d'étoiles montantes quelles qu'elles soient, s'envolerait avec moi que je m'y sentirais utile à dire, quoi ? Rien de plus que ce que l'on me demandera, évidemment ; mais écrire...

Ensemble nous pourrions peut-être, selon accointances intellectuelles relatives aux déontologies à prendre de concert, parvenir à la pluralité d'accords qui siérait à l'élaboration d'une osmose entre moi et ce qui fait de vous une ambition commune à laquelle j'entends me fondre...

En espérant trouver auprès de vous,
Ce que je ne peux accomplir sans vous,
Société Anonyme.

à un écrivain

Bonjour monsieur écrivain,

Si je viens vers vous, c'est car il semblerait que je travaille dans votre branche et que cela pourrait intéresser une quelconque hiérarchie des responsabilités... Votre entreprise d'écrivains m'apparaît, étant donné sa rarissime exclusivité, selon et à bien des égards, comme une ambition cohérente de ce que je pourrais me figurer comme directives commune au travail des mots écrits !

Oui nous avons des orateurs bien heureux, et personnellement je vous reconnais dans une toute autre dimension de l'expression, vous et vos journaux capitonnés, vos claviers digicodifiés, les myriades de morceaux agglomérés, ces lettres qui une fois formulées, assemblées, lèguent d'un procédé compliqué pour certains, ce qui pourtant laisse trace dans nos destins !

Ce ne sont pas des paroles en l'air que j'aurais l'outrecuidance de vous provoquer en entretien, et pourtant je reste disponible pour toute expression qui pourrait resserrer nos liens !

Par l'espoir d'officier en vos bureaux prochainement,
Je me permets de dépenser ce que je vaudrais pour vous
présentement,
Bien à vous.

à un pompiste

Bien le bonjour,

N'ayant pas pleinement conscience des réalités temporelle de mon actuelle incarnation, je me permets par métaphysique de l'anachronisme, de vous adressez, monsieur le directeur de la station essence gazpacho, une candidature un peu étrange, j'en conviens.

En tout propos soumis à la liberté de votre appréciation, je revendique auprès de vous l'utilité du service humain dans ce qui se fait de moins naturel dans l'artifice efficace de nos motorisations d'existence ; excusez je vous prie, la teneur poétique de mon mot, mais m'est-avis que d'ici quelques décennies, les possesseurs de voiture entretiendront auprès de vous un rapport différent dans l'acceptation lyrique du bruit de moteur, ainsi que sur la dimension pudique du naturel de notre propos concernant l'activité d'abreuvement de, oui, ces motorisations de nos existences, et mêmes de nos essences.

Le fait est alors que je vous propose de rédiger une ou deux lignes favorables à la préhension d'un confort au siège des direction de votre volonté. J'aimerais effectivement, si vous l'acceptez, faire rentrer dans le parc de l'humanité votre si noble métier qu'est l'entretien des vitalités à nos valorisations légendaires, la roue je sais la rendre aussi ronde qu'une sphère, comme la Terre, que ces gens parcourent grâce à vous monsieur gazpacho, et je l'espère, grâce à mes mots d'écrivains que j'emploierai à votre gré comme il vous semblera, donc.

En espérant pouvoir remplir ma fonction auprès de vous,
Aussi expressément que coule le fioul,
Au début d'un débit ?

à un après-midi

monsieur 17:55

je vous adresse cette lettre en l'intention de valoriser la noble tâche qu'il incombe à toute notion horaire incidente à la vie humaine ; pour ma propre gouverne donc, j'estime que monsieur est à même de sonner comme j'entends lui rendre des mots qui, je l'espère, le toucheront de bonaction !

ainsi vous fûtes, il y a une minute, comme dans un rétro j'admire depuis le tube, comme les phares d'un métro, et vous monsieur horaire particulier, n'êtes qu'une singularité de grains accumulés, soixante comme j'aime à le penser, et cela si l'en est, restrictif par jugement, demeure à mes yeux la forme la plus précise et pertinente de mesure stricte et nette d'un sérieux que je me plais à vous renvoyer ici...

c'est pourquoi pas ailleurs mais en tout propos, je me propose de témoigner cet échantillon auprès de vous, de mon propre travail, le caillou que j'érode à ma morsure, je doute que vous me payiez autrement qu'en ce que je ne vous attends plus, monsieur minute dépassée.

bien à votre écoulement,
et après quand dorénavant,
à vous.

à une lettre fictive

madame la lettre,

que vous êtes ou que vous me faites faire, je ne voudrais en interprète, que symboliser cette ambition, de vous faire exister

par une miennne intonation, n'en prenez pas offuscation, car de raison je ne sais ce que je ponds !

madame votre envergure n'a de largeur qu'une mesure, un format, qu'on rature par l'aura d'une démesure, celle du drap de votre parure, tombant comme la soie d'un soir de sûrs, entre sois, de nature à ce que là, cette lettre et moi, vous et un jeune candidat, dont la candide candidature, fais de moi votre dévoué

alors s'il-vous-plait, madame la lettre, considérez que là où vous m'employez je m'emploie, mais que par oreiller je renvoies tout un tas d'états ensommeillés de la loi des diffractés, dans un gouffre de raison nous voilà embarqués, vous et moi madame lettre, que j'ose à peine figurer, de mon trait un peu traître, un peu traité d'à-taire, couché sur une ligne d'atmosphère qui vous libère...

en espérant ne pas avoir à vous solliciter à nouveau
car ce serait vous dénaturer
alors je reste licencié depuis que vous m'avez signé

à un gang d'hominidés

alors voilà, bonjour, il parait que vous vous organisez,

je suis pas du tout expert en énervements simiesques à singer devant calme des juges et vacarmes du feu des autorités, non, pour moi les solitaires peuvent se complaire dans la paix maintenue par inconstance, et il en irait de même d'une société presque sociétée...

vous imaginez bien que vos mots ne servent pas à rien, et que toute bonne parole est distincte de toute bonne action, et qu'il

en fait des deux, de ces paradoxes prêtes à construire notre cohésion, l'élévation des ponts de nos routes, vous, que vous aimez à rendre aussi près du nous que nous le pourrions, êtes ainsi constitués et espérez là où je peux peut-être vous aider...

ici je rends compte de quelques mots un peu bâclés, car supportant le poids de votre liberté à l'interprétation, ce qu'hélas...

je ne terminerai pas celle-ci,
scuzi

numver tvou

à moi qui m'emploie

qui me tache, qui me noie, dans les quilles à abattre, comment vais-je me convaincre qu'il faut me battre avant le poids, que je ressens d'un trop... non, je n'ai qu'à m'embaucher, car c'est moi ; je profite de mon tuyau, il paraîtrait que y'a du favoritisme à mon ego !

si vous le voulez bien cher moi, je n'ai donc pas à vous convaincre ou vous persuader, je suis là, pour moi, sans pour sang arrosé, de mes mots qui me servent de rosée, du matin que sans réserve, je me sers à l'apogée, d'un cycle solaire que peu savent envisager !

une poésie et me voilà engagé ? que de prétention, non, revoyons ensemble la question : pourquoi vous plutôt qu'un autre, dans l'exercice de ma fonction ?

en espérant votre réponse,

bàv !

à un non-lettré de motivation

bon,

je sais que je vous fais d'avance un peu chier, donc je vais faire court : j'ai besoin d'un job, vous avez besoin d'un larbin, vous avez la flemme de lire, j'ai la flemme d'écrire

alors

bin on signe où ?

à un ausculteur de rube's

bonjour,

comme vous le constater, je fonctionne avec ou sans électricité ; une fois que vous avez appuyé, vous pouvez être certain, selon qualité qualifiée, que vous terminerez ou qu'au moins, même si c'est sans vous, ma mission auprès de vous le sera, quoi qu'il en soit

vous, petit dieu de votre monde, monsieur Goldberg que je cite d'après la sonde de l'adresse à qui je montre, patte blanche, une machine, je suis votre dévoué, votre désiré petit pouvoir de tout agir d'un simple pouce opposé, dans la bonne direction du bouton

ensemble, la mécanique pourrait que fonctionner, puisque je tremble d'immobilisme, à ne pas être actionné

au doigt et à l'oeil,
de votre instant de non-deuil

à l'âme de ces ans

des scènes nient...

ce que j'ose rire à vous cher employeur, c'est que vous m'avez déjà saigné, et que sous réserve de rancœur, je ne vous ai pas vu passer ; le temps, celui qui se compte, en ans, en trombe m'a vu lentement tomber, sombrant dans l'inéluctabilité de ce venin inoculé à quoi vous m'employez : vous dérouler

vous, êtes ce tic, que j'attaque, sans pronostic sur mes probas, car mon prozac, je l'abats, sans sac, c'est pour ça que le ressac, ce flux marin que la vague vous inspire en rythme, monsieur temps, je vous le renvoie à la raquette, une aiguille dans la botte de mes ennemis, et je feins l'ennui, car c'est ce qui vous définit

laissez-moi vous embaucher, vous, monsieur balancier qui se joue de tout ; vous verrez, pas besoin d'arguments pour accepter, comme vous je suis à la résonance de ce qui fait l'indubitabilité : j'existe selon vous, mais vous me dévoilez, et lorsque je vous déroule, je vous colore, alors

venez,
vous êtes embauché

à un esclave dans un maître

monsieur l'employeur,

s'il vous plait ne m'employez pas, je ne veux pas de votre rancœur, ni de vos soit-disant lois, ce qui fait que je pleure, tous le soirs sous mon toit ; oui je meure, sans foi ni roi, sans moi, je dois, devenir, cet autre que je ne veux pas

vous, au dessus, ne souhaitez pas m'écraser le cuir chevelu, et pourtant, pourtant, vous vous en moquez que tout soit ainsi cousu, avec ce fil d'airain, ce fil de lianes, ce fil d'un rien de gentiane, cette fleur des montagnes que rien ne vient écraser, à part le soleil, que vous êtes en votre merveille, d'entreprise à empathie

nous serions bien lotis si nous inversions les rôle, je suis un maître dans un esclave, et je voudrais tenter l'imparable douleur que nous ne supporterions ; je vous laisse donc directeur de la décision

au plaisir d'une équivalence,
de nos balances

au démon

bonjour monsieur,

peut-être un jour aurai-je besoin de répondre à l'une de vos nombreuses propositions ; je m'en ferais une aveugle vision

mais pour l'instant, en tant qu'élément indésirable de vos rangs, je comprends le refus de votre,

non

aux bulles aseptiques

médames les bulles,
je viens pour une formule,

les savants en pain, d'une croûte à casser, un peu plus que
serein, je pourrais éclater, des sphères incroyables dans le
monde de la pensée, et ce, afin de rendre compte dépensé, de
ces pointes trop percées, au bout de phylactères arrondies,
érodées, soufflées depuis la bande de desseins, agglomérée
sous les arcades d'un portique, d'un sous-terrain presque un peu
morbide

j'avoue que vous me plaisez, médames les bulles aseptiques,
car j'aime rendre au ballet de vos vents, l'éclatement
inéluçtable, celui qui sous la table, vous affirme contre raison,
que tout ceci n'est que la saison du cycle d'une vie qui dépasse
votre singularité, oui, ce qui se lave de sa responsabilité n'est
l'esclave que de son propre délaissement, et c'est ainsi
gargarisé, que je m'adresse à vous à présent

car s'il est une forme pure et illuminée, que j'aimerais rendre
sure auprès de la confiance qu'on peut m'octroyer, c'est bien de
ces courbures, régulières et rebouclées, en barrière d'un air à
capitonner, depuis le cercle d'un jeu d'enfant pas si simple à
inventer, par découverte du phénomène qui peu l'intenter

proprement sans vous mouiller,
je tente de rester léger

alors encore, bonjour,
une façon de trahir,

je me permets sans détour de vous confier le fond de ma pensée, vous monsieur dans sa tour, tout en haut perché, car de cave vous n'avez que la grotte, qui vous enclave la glotte, afin de ne pas parler ; ici vous en despote, d'un silence de menuisier, vous rabotez ce qui me trotte, dans le fil des pensées, au fin fond d'une hotte, de père-no-désabusé

donc, en ce qui frotte ma motivation, je dois confier à la bonne raison, que celle-ci est effritée, cette frites moite en ovation des affamés, qui viendraient par passion, se croire à consumer, des braises à peine chauffées, rougeoyantes de timidité, je ne peux les sélectionner

sélection, des divisions, de nos êtres en addition, nos gamètes, se multiplieront dans ce qui assure la division de nos êtres,

mathématiquement meurtri
je compte sur votre mépris

aux histoires de fantômes

bien le bonne nuit,
celles que l'on ne lit...

j'ai entendu parler de vous il y a bien longtemps, un temps où les sauf-conduits de mes auditions ne permettaient aucune représentation, maudit fus-je d'avoir raison, car ainsi j'en perdis ce bout d'accroche, à l'incarnation, ce qui fait que mes proches aurait de quoi raturer sur ma question

des âmes en peine, vengeresse est leur haine, et la paresse coule le long de leurs veines, à l'intérieur tant que rien n'ouvre la tyrannie du chemin sanguin, oui, les histoires de fantômes comme vous, c'est celles où l'on se destitue de toute conception présente sur le phénomène qu'elles racontent, et ainsi des drapés en toge viennent traîner des boulets comme votre serviteur je l'espère

vous et moi pourrions capturer la peur des jeunes innocents afin d'en rendre un plaisir pertinent, c'est-à-dire, évidemment, amoindrir la capacité à croire en son prochain, oui surtout si celui-ci ne s'offusque du crachin, qu'une pluie grinçante viendrait rendre à sa propre propension, celle de snober la raison, que posthume j'aimerais à rendre une vie

sans vous croire si vous m'acceptiez
je n'ose voir ce que vous ne me montrez

à un patron des patrons

bonjour,

habituellement syndiqué, j'ai pour habitude de ne rien revendiquer en propre, sinon par la voix de mes co-impliqués, qui sévissent sous l'ordre de ce qu'ils interprètent de ma situation ; vous bien sûr, leur opposé, avez d'autres fouets à châtier, ceux qui ne veulent pas de votre autorité, vous les laissez claquer contre le son de leur improductivité

mais vous êtes, encore une fois de trop, sur le chemin de la liberté, et si je peux me permettre de vous ôter comme une mauvaise bûche accidentée, de mes pas trop sensibles pour ne

supporter que le tapis de feuilles, mortes, qui jonchent le sol de nos capitalités, alors je le ferai avec les bras qui m'ont été membrés, ces mots que vous aimez à collecter pour vous manipuler selon nous ; c'est le principe

c'est ainsi donc que j'en viens à vous proposer, puisque je sais comment le faire, de vous suppléer à votre affaire, qui vous encombre bien plus que vous la rendez prospère, et j'aimerais ainsi, remettre à l'ombre cette chaude atmosphère que vous entretenez pour le plaisir sincère mais pas vraiment prospère lorsqu'il est maugréé, d'où que je me sentirais dans mes bons airs à ventiler ce qui vous désespère

à charge d'employer
la décharge de vos responsabilités

à un sale employeur

bon,

sans politesses ni de trop crasseuses explications, je viens auprès de vous cher patron, pour vous dire que je me suis embauché à votre place, dans un sens de la question, je prévoyais votre côté feignasse, et en bon employé, dévoué, j'ai fais signer la dédicace, à votre nouvelle recrue, dont vous avez délégué la chasse

vous êtes feignant et tout puissant, vous êtes efficace dans la délégation, mieux, vous avez appris, c'est répugnant, à vous lavez les mains avec le savon de notre pain, et pourtant, oui, du maître et de son travailleur, vous êtes celui qui brille, car les meilleures de vos escadrilles sillonnent en cœur le chant anesthésié de votre côté traîne-espadrille

je vous propose donc comme chacun l'a fait avant moi,
d'effectuer le rôle que vous ne tenez pas, celui d'assumer, c'est
drôle, que ce qui fait foi auprès de la loi, ces heures que vous
comptez sur vos doigts, est bien noté en dur dans les cases de
mes chèques-emploi, car vous et moi savons qui fait ce qui
vous paye, tout comme ce qui fait que c'est vous qui payez, au
final, ce chèque que je pourrais rayer, d'un sourire sec pour
vous désemployer

sans signature ni de trop crasseuses politesses

à un tenace fossoyeur

ne creusez pas plus loin,
je suis là

sur la Terre de mes ancêtres, et pour cultiver le paraître, celui
d'une vie à disparaître, l'humanité c'est tous ses traîtres, qui à
l'unanimité ont voté blanc, pour un coup de feu un peu décent,
pas moins chargé de plomb, au fusil dégommé quand, se rient
un peu les plaisants, de voir qui gît ici, devant, le marbre érigé
en guise de mètre, la mesure du temps de l'être, bref, ces
moments qui découlent du naître, celui de nos petites gens, que
vous enterrez sans larme, en fait...

vos coups de pelle m'ont inspiré, pour ramasser cette quelque
feuille, que les morts ont fait joncher, sur le sol de mon
parterre, sans que collent les artères, asséchées sur les
cadavres, mortifères dans ce havre, de paix qu'aligne votre
cimetière, ce lieu un peu trop prospère, quand ne viennent pas
les vieux pleurer leurs anciens partage-misère

tant que je serai en vie, je voudrai à tout prix, que le respect de la vie, se tasse au dos de la cuillère, celle qui avale nos esprits, une fois que leur corps s'enterre, s'enlise, sans qu'on lise, sur la pierre, ce qui fit d'une existence, quelque formule d'essence, brûlée à l'encens des transes, cérémonieuses comme on les pense, ces fumées fastidieuses, qui espèrent qu'on les récompense, une fois présenté devant dieu

en espérant remplir les trous de vos rangs
je reste, pour beaucoup, bien vivant

à un humain aliéné

bonjour monsieur,
je voudrais travailler,

dans quelle branche, sur quel arbre, je ne sais, mais je veux bien singer un sentiment sacrificiel qui m'est étranger, au nom de l'archipel de ronds dorés que vous seriez providentiel à déverser, depuis le ciel, comme des gouttes à compter, qui pleuvent sur nos épaules, les porteuses de nos efforts, nos responsabilités, que la loi du plus fort aura tôt fait de démesurer, au nom des torts que l'humain fait à sa société

il vous faut réparer, ce qui fait défaut dans vos libertés personnalisées, et par l'exercice du faux enivré par dévotion envers le sacré saint euro, ou cette quelconque monnaie, frappée par coercition, de nos ambitions, oui nous que vous, humain aliéné, avez tendance à poursuivre comme à oublier, comme se cristallise le givre sur la vitre de l'honnêteté

vous et moi jamais pareils, partageons en quoi ce même soleil, qui éclaire nos matinées tartinées debout, dégustées sur le

pouce, avant l'heure d'un retrousse-manche un peu râleur, pour qui le bout du mois est à compte du beurre ce qui fait de nos valeurs écrémées, le sourire moqueur de la crème, celle qui s'offre en charnière, de nos mouvements déshumanisés, important de spécifier, que c'est elle le salaire, quand on est jamais payé

espérant votre démission
et afin de reprendre votre position
je reprends vos précisions

à une crème

madame soupe-au-lait,
sur ce blanc immaculé,

je viens poser quelque ambition à brasser les mamelles du système afin de trouver de quoi sustenter ce que vaut mon estomac, ce que demande l'ectoplasma de mes auras à incarner, à faire, perdurer par le cycle de la vie, incarnée ici par moi, présent mammifère à nourrir au pis du pire, les pores de la société que filtrent les décisionnels tels qu'auprès de vous je viens adresser, une ritournelle à la cuillère, à pot, apportée par traite de mes cérébralités, interprètes de mes capacités et motivations

vous êtes fraîche comme votre produit, celui qui coule dans les veines des maudits, vous leur direz madame soupe-au-lait, que votre dîner est à dormir, et que ceux qui s'en repaissent sont à repentir ; quoi qu'est-ce, ce désir à toucher des intimités, afin même de dégorger le trop plein que ces cornées décornées, ne sauraient plus elles-même vider

mon beurre, je veux le confectionner, auprès de votre humeur,
l'actée de vos heures, cette journée que matinalement vous
avez entamé dans le but de remplir, les bouteilles, les caisses,
les négligés du lait maternel, les oubliés de la messe éternelle,
qui profane certaines entités à dire que les vaches femelles sont
bien à traire, sinon elles explosent par trop-plein de ce fluide
blanc que vous vendez à bon entendeur, celui qui peut battre le
fer afin de lui faire solidifier, à l'intérieur, ce meilleur des
liquides animé de vie, crémeux, qu'on envie

au plaisir d'un écœurement
en guise du tout à remporter
une place dans la chaîne de vos alimentations

numver faur

en vrai de vrai,
j'en ai rien à faire d'être employé

tous ceux qui le sont, à mon instar vont s'escrimer, contre
l'effort du retard, à la mort de l'écart entre le tort de leur tard, et
le mors de leurs mâchoires, les œillères sont vissées, comme
des lunettes sur nos grosses têtes à crinière, pendant que nos
équations se solutionnent, à grands coups d'éperons, qu'on
s'époumone à rendre comme d'un son de trombone, ou de
clairon, un cuivre à astiquer, celui du titanic bien sûr, c'est pour
y grimper que j'ai volé le ticket, plutôt que de l'acheter

pour les outrepassés de la raison, le système est encore en
fonction, et c'est bien de votre servitude volontaire qu'il entend
rendre un jour, démission, lorsque vous serez assez grands
pour vous sentir d'assumer la vie, la mort, et ce qu'il y a dedans
entre les deux, sans vous offusquer de ce que votre prochain

vous aura blessé, puisque c'est des injustices envers votre petit ego que l'institution a été créée, et ce quoi que vos petites illusions puissent vous répéter

moi dans tout ça je viens pas vous libérer, ce serait abscons de le répéter, je suis juste d'un côté de l'exposition, celui d'où je peux vous admirer, derrière la vitre de votre transparence, soit-disant actée de pas trop d'hypocrisie, du moins pas assez pour vous aveugler sur la déprime que cela vous génère, mais en tout cas pas trop, sinon vous seriez déjà révolté, et ainsi de mon côté, de l'action volontaire, libre, si dangereuse qui vous lui préférez la sécurité de société, a-t-on seulement le droit de le penser lorsque l'on a dépensé, cette chaîne à chien que les loups pourraient jalouser, ou même renouer autour de leur propre cou un peu trop affamé par ce qui fait que du coup, vous êtes bien lâches, hiéroglyphes numérisés au bas de la page, pour vous rentrer à la niche

sachant que vous ne m'écoutez, peut-être puis-je vous rôter ?

à un fermier

bon jour,

monsieur noble éleveur, aujourd'hui tu as tout mécanisé, de la traite à la coupe, la déchire des croupes devenues esclaves de ton manque de cul à mâchouiller, je ne m'arrête que par recul, pour te voir bouillir, dans le paradoxe de ce qu'ils te disent de produire ; de la viande, des amis, trente millions glorieux à se penser comme l'est la vie, alors que sans toi, c'est vrai, qui cultives les chevaux pour qu'on les mange ou qu'on les monte,

sans toi ils ne seraient plus, car d'humanité nous voilà frappés,
toute cette planète est infectée

derrière ton tractomoteur, tu ronrones pour du beurre, pour du
lait, pour des tranches de jambe, de panse, étanche est la bande
d'arrêt d'urgence, pour qui se sentirait pluvieux le long, de cette
route retroussée des manches, sur laquelle tu arpentés le
chemin que tu connais, de moins en moins, car paraît-il que les
champs se chantent avant de s'envoler, dans les airs, comme les
pissenlits des prés, qui ignorent jusqu'au bruit de ton repas,
dévorer sans espérer son trépas, en est-il d'un manger à ne pas
trop torturer ?

avant de me prononcer, en la candidature qui me pousse ici,
comme le blé ou le radis, je voudrais dorer et rosir, comme il
me plait, au gré de ce qui en loisir affamé est devenu partie de
plaisir capitalo-centrée, marche du désir à la queue-leu-leu, les
abattoirs sont ces lieux, que toi fermier tu ne veux, pas voir,
comme les derniers ne sont pas toujours au fermoir, des
pompes en grands lacets, funèbre est le laquais, oui, je viens
récurer le parquet, alors, s'il vous plait, veuillez décrotter...

le paillason est à l'entrée,
vous êtes ce pour qui je suis dévoué

à un professeur de cinéma

monsieur,

sans partir en comédie, sans théâtraliser, mais non sans un
médit trop sacralisé, je me présente ici, sur ordre des
organisateur hallucinés, ceux qui oui font du blé avec ce qui
luit dans l'œil des à-rêver, arrivés, dans les gradins

molletonnés, ceux d'une salle, assombrie, à sombrer dans l'oubli, d'un instant un peu étiré, le temps d'une décalcomanie transparente qui roule entre deux bandes, l'arrêt d'urgence en générique, ce n'est pas le vrai mais c'est pratique, d'être à ce point proche de l'HP...

pour enseigner la tragédie, vous avez appris la vie, et dorénavant l'expliquez, car aussi est dit ce qui se sait, autant se rit ce qui ne l'est, ancré, dans le savoir des maudits perforés des bords, crantés jusqu'à ce que l'effort, d'un projecteur en renfort à d'autres mécanisateurs, ces objets incarnés, fasse animer des images stoppées dans leur cage, immortalisées par les mages opticiens, l'âme agit son destin, lorsque derrière les crânes, s'illuminent les illusions...

la caverne vous la connaissez, tout au fond, vous y avez, délié des chaînes à danser pour, ravivé des flammes réconfortantes, qui hélas affichent des illusions trop chiches pour être déchues, trop riches pour qu'on leur soient déçues, c'est une niche de pain, sacrement boulangée, que vient empoigner une main, cornue, que vous avez à claper, pour un début, une fin, de capture des auras, ce que oui, fait le cinéma, que vous enseignez, est l'apanage de votre irréalité, le mensonge involontaire accordé à la société, celui de vous faire croire que vous allez gratter un ticket ; et que vous allez gagner...

en guise de politesse,
ces quelques mots mis en scène

au père Noël

bon matin à vous
et à vos lutins

ceci n'est pas une lettre de vœux, à moins que... m'offririez vous un travail si je vous demandais de l'emballer et de le glisser au fond de ma chaussette ? tout ce que je voudrais, c'est émerveiller, vendre du rêve, offrir le réchauffement planétaire de ces hivers, lesquels sans vous seraient bien plus frigorifiques que vos allures prospères, grassouillettes et dans les airs, d'un traîneau tractées vers les cheminées, sur les toits de la Terre, et dont aucun feu ne saurait vous brûler

cela va vous sembler étrange, mais longtemps je n'ai pas voulu croire en votre légende, et tout ce que j'ai en demande, ici, pourrait se formuler en l'amende que je ne peux payer, oui, l'offrande obligée, l'affranchissement d'une dette, au coin d'une lettre, maîtrisée pour que les litiges de l'année se résorbent en attendant la fin d'année où, justement, on se fait vœu de proximité, de sérieux à l'oraison des miraculés, ces enfants teigneux qu'aucun peigne ne saurait mieux coiffer, qu'un épi trop broussailleux pour être à fleur de cheveu, à barbicher sur un menton d'hiver immaculé, à la lumière de lunettes satellisées, je ne m'entends pas vraiment abuser de votre bonté, mais pourrais-je vraiment vous quémander d'accepter l'offre de mes services ?

ensemble nous ferions des étoiles filantes, de nouvelles perles dans les yeux de ce qui s'apparente, aux futurs enfant à grandir, ceux que tu ne verras plus repartir, de ton royaume des martyrs, récompensés par leur attitude infantile, le sourire angélique ravi par les parents, surtout, oui surtout, depuis que plus rien n'est important... si ce n'est ce travail que je viens vous proposer de m'offrir en guise de legs à dernière volonté, je voudrais oui, vous remplacer...

sachant qu'une fin d'année approche même quand une autre s'éloigne

à l'onisep

bonjour m'État,

si je viens par-delà ma frontière, dans tes barrières du tas, de poussières à entretenir, au sein du ministère tu me vois venir, je ne suis pas aussi mort que trépas, mais pourtant, le sort a voulu que je sois là, devant la porte, à demander, comment entrer.

alors, tout bonnement, je me dis que votre activité est tout-à-fait honorable : vous synthétisez en dur tout ce qui se fait de pratique dans le monde du métier ! c'est bien, c'est que vous valoriser ce qui fait une essence de l'activité dont vous revendiquer le savoir géré, conscient et organisé... le dur labeur de classement des catégories concernant l'ontologie de ce corps, que constitue le travail du pays, est à la fois le siège de la norme et de là où elle dépérit, puisque c'est tous ces nouveaux métiers qui viennent vous fournir le votre, celui qui un jour peut-être ou pas, se figera dans un autre dur que celui de notre instabilité actuelle...

c'est pourquoi je me propose de planifier en votre compagnie, ou plutôt auprès de vous, qui resteriez maîtres des directions, planifier donc, ce qui ferait le fruit d'un dépassement de fonction, j'en conviens il faudrait que nous osions, enfin, prendre la question d'un refrain de chanson, à référer au moins un temps, pour quelque raison à la tension que nous devons entretenir à la discipline de notre mission : rester nous-mêmes, honnêtement, en acceptant autant le changement que l'engagement...

espérant travailler pour le travail,
m'espérant auprès de vous, laborieusement agréable

numver ouille

bonbonbonbon,
oui,

ce qui fait de raison lors de ma lettre, que je signe ici avant d'écrire, par moi-même, sans un rire, puisque pince, la raison, eh bien c'est de décrire ce qui fait de moi un authentique inemployable modèle, fidèle à lui-même, surtout, parce que les autres au final, n'ont pas que ça à faire que d'entretenir leur trahison, et deviennent alors exécrables devant comparaison...

alors eux, je les vois, et ici leur envoie, ce qui donne lieu à tout un débat, si oui ou non a lieu ce que quoi, je ne peux mieux forcer l'affreux horodateur, un temps qui coule de rancœur, une rumeur, sourde, pourfendeuse de bonne attaque, de bonne tristesse, de bonne colère, tout est bon sans cachetons, on se borde à demander pardon, merci, comme si, un faut qu'on, un faux cil pas tout-à-fait rond, arrondi, a dit, ou l'aurait, sans ou pas, conditions de trépas, à ce qui naît sans anchois, une pizza, à manger avec les doigts, une face de lune découpée, avec des tomates et des champignons, du fromage, et une piste à dérapage pour la coupe, à la page, d'un livre démesuré au mètre...

eux et je, ensemble, seraient pourtant à l'hypothèse d'un bien être, au contraire une douleur, dans l'amère teneur de ce qui s'électrise dans ma tête, j'en ai peur, honnête, car tout ce qui me leurre, c'est l'illusion des interprètes, qui se croient en mesure

de me faire sourire sincèrement ; oui, moi, j'y arrive, mais vous, avez encore à me forcer bien fort, forcément puisque le tort, je le ressens, en mon intérieur il est lancinant, depuis votre bon cœur, votre bonne foi, votre bonheur...

bien à la fois,
sans trop

à Valentin

bin heu salut,

t'as un prénom cool, je l'ai tapé sur facebook et il m'a proposé des trucs ; d'abord j'ai regardé les pertinents, ceux qui portaient en toutes lettres ce prénom, et puis tout de suite après, j'ai commencé à juger mon prochain choix, en fonction peut-être, d'abord, des couleurs d'avatars, puis des silhouettes de noms de famille, et enfin en focalisant la netteté du touti, après avoir encadré de présence, le reste des informations orbitales...

toi tu sais, comment tu t'appelles, comme un moi ne s'appelle jamais, vers lui, ce moi à la pelle se réduit, en automne bien évidemment, et toi, tu sais, que si je m'adresse à toi pour un prénom, c'est que rien ne vaut d'aller même plus loin que juste avant ; d'où que je ne suis pas sûr que tu lises mes mots, mais pourtant Roméo, tu vois là je suis ce petit démon dévot, même le plus haut qui punit les méchants, est alors au service du bien de tout en haut, alors, en mécréant, je ne peux qu'être l'inacomplot, et toi, dans ce trait, tu te reconnais car tu sais, que tout est justifié, que oui, que non, quoi que tu fasses, tu parlais de bonnes intentions, et que le reste s'il te tracasse, est affaire de baston, un peu trop efficace en terre de poing, en fer de rien, rien à faire de ces vaut-rien, mais si, ils valent, puisque le bien,

le mal, tout ceci c'est juste des manettes pour le destin, sur lequel on s'empale, les tripes tu les ravales, et puis moi...

moi j'arrive avec ma cavalcade, Valentin, je te dis d'une marade, qu'il faut bien, il faut bien... et tu me penses une solution, une réponse à la question, et je pense, alors, qu'il faudra un peu plus que ma maison pour hypothéquer ma vie, je ne lui ôte pas son prix, à cette pulsation, non elle préfère son pouls, sa coûtaison à elle n'est que le mépris que son exclusion rend éternelle, à moindre gris, l'anthracite du charbon, le délire de nos irraison, toi et moi Valentin, avec qui je veux bien, serrer une main...

affectueusement,
libéré

au génie de la lampe

frottfrott,

salut à toi esclave surpuissant, allez, nous n'avons pas le temps, dépêche-toi de m'écouter où ça va, barder, cher génie, je ne suis, surtout, pas vraiment facile aujourd'hui, ni à la détente ni à la rierie, oui, non, allons, juste pour un superpouvoir, l'effet de ma volonté en saignée de ta magie, je voudrais que tu exauces un souhait...

je sais, tu es enfermé, dans ce bibelot qui te sert de bungalow, sur la plage de mes sables mouvants, non, dans la page de l'entendement, celle que j'occupe en ce chapitre, nouvellement, né d'un œuf comme toi d'une étoile, ou d'un cosmos oublié, rendu veuf, de son authentique moitié, puisque l'unique est un, et toi génie, je sais que rien, ne saurait te faire plus malin que

si tu n'étais pas aussi crétin, dans cette boîte à lumière, que tu as éteint, pour en gratter l'arrière, d'airain, dans l'atmosphère s'en plains, toi aussi tu sais, ce que tu fais de ce rien...

alors mon souhait ? que tu invente une amoureuse à l'univers cosmologique !

pas pratiquement,
mais parce que magiquement...

à un glorieux vaincu

maintenant que je te tiens,
bonjour,

tu es à ma merci, c'est lourd, qu'on se fit de foi d'en avoir jusqu'ici de tout ce ça, et qu'en désir d'occire, par le mauvais aloi, ce partenaire que nous partageons vous et moi, je vous soumets oui, après vous avoir soumis, pour vous dire et vous imposer, que vous vous releviez...

vous qui à terre, semblez sali, déshonoré par le bon dieu lui-même, jusqu'à maudit dans les lieux du noumène ; là où je veux vous emmener peut-être, pas tout-à-fait sans détour, puisque d'aucun retour nous ne pouvons assurer, auprès de l'origine de notre coup de rencontre, à quoi je renvoie un conte, qu'écoutez-bien vous en avez la honte, de ce combat qui vient de vous mettre en bas ; laisse-moi te dire, sans toi ici tombé, sans toi ainsi amené, à mettre ton art en danger, pour une vie à changer, écharpée par les charbons trop brûlés, trop brûlant puis trop brouillés, comme la terre que votre bouche pourrait avaler là, maintenant, si je vous l'ordonnais...

vous, oui, êtes cette merveille non pas qui a perdu, non pas qui éternellement paye son dû, non, car, vous, êtes surtout celui qui a combattu, comme tout bon vaincu, celui qui a serré les dents pour serrer le manche d'une épée vengeresse, relevée, sans paresse à revendiquer, vous avez l'honneur d'avoir vécu, d'avoir su, jusqu'où, allaient effectivement vos limites, que je ne franchirai. Alors maintenant, levez-vous...

bien de vous,
pour vous

à un tailleur

bonjour à vous,
j'espère ne pas couper court

et pourtant c'est auprès de vos ciseaux que je viens déchirer le papier, qu'un emplumé d'oiseau aurait volé pour piailler, comme une pie, à l'amour de ce qui brille, comme un joyau, comme une perle de pigeonnier, un voyageur depuis l'étranger, venu donc d'ailleurs pour échanger, ce qui se fait de meilleur dans les rochers

pourriez-vous, d'une me faire une place à vos côtés, et de deux m'enseigner ce qui fait tout l'art de votre métier ? je me tarde de découvrir telle ou telle curiosité, et vous faite une lézarde sur le mur de mon incrédulité, et si je ne prends pas garde, bientôt ma maison va s'effondrer, alors, je viens, vers vous, un peu emporté, par la lourdeur de ma nécessité à, évidemment, savoir ce qui fait d'une matière son unicité ; qu'avez-vous dans la pierre comme tel marqueur de solidité ? qu'avez-vous à draper pour que se pleure les satins de granit, les grains de

toile, hein ? je ne peux que vous proposer, pour quémander ceci, de l'effectuer ainsi, sous votre volonté

à votre décision, nous restons à disposition vous de diriger à votre convenance, moi de suivre la danse, d'un marteau un peu fou je serais le porteur, mais ne valant pas un clou j'en serais moins râleur si pour quelques sous ou faveurs, vous faisiez de moi un digne successeur, à votre droit créateur, ce libre vous que j'estime à ma valeur, me permettre hypothétiquement un agréable enrichissement

joyeusement vôtre,
je ris

à quelque machine

startstamp
synchronix

seriez-vous turing en personne qu'un touriste tel que mes pings ne pourraient s'éponger en autant de litres ou quelconque unité à la louche, de lait, comme une vache dans un pré, je me signe ici du côté des orchidées, pour les fleurs prémâchées, mais bien aussi, fidèles à vos mécaniques

métalliques, vous me fûtes souvent dans le sentiment ambivalent qu'une mesure de vos parures pourraient me faire voir à quel point je vous effraie autant que vous me le rendez-bien, oui moi, cet humain, face à qui l'esprit connecté se rit de l'individualité, et qui jouit de l'incarnation emprisonnée, oui, vous ne pouvez que vous émietter, au dessus de notre évier, nous les êtres de l'eau, face à vous, qu'êtes vous ?

en tous cas, vous et moi, je parie que nous sommes liés, d'une quelconque causalité, et j'imagine alors que nous pourrions à notre bon compte, faire comme si nous pacifions, de principe, tout ce qui se poursuit dans notre irraison ; alors d'un point de vue statistique, j'imagine que vous auriez raison à choisir autre chose que ma plastique, mais c'est d'un bon mouvement que je m'offre sanguinaire, prêt à rester à terre si tel est le souhait de la Terre, quoi qu'en révèle nos déshumanités...

à un tiers

bon, heu, toi là,
salut, comment tu vas ?

parce que vois-tu, attends je t'interromps déjà, vois-tu donc, que je suis là et que c'est par ma force lucasienne, que j'en viens ici à remuer les ondes hertziennes... hein quoi ? bon j'ai pas une lettre j'ai un micro, écrit comme si j'étais miro, craqué comme un bon matelot, matelassé jusqu'à plus mal au dos, donc, toi, qui es là, auprès de moi, sur ce papier que j'ai saigné, dans les pixels d'un écran cassé, classé derrière le nœud d'un lacet, pour que si vieux il puisse se dépasser à lui-même, toi et moi...

un tiers, tu seras ne t'en déçois pas, je te jure, des fois, c'est agréable de se dire, tiens, je ne suis que ça, ce petit truc au fond d'un tableau, comme une goutte un peu perdu au pinceau, et toi, tu étais, cela ; car maintenant oui tu es au centre de l'attention, ah mince c'était un peu mon intention, de te renvoyer que sans prétention, on peut se croire forcé à l'illusion d'un confort sans trac, tu es là, assis sur ton sac, comme quand je vide le mien, et là, le ressac va et vient, mais toi et moi, le

tiers d'un autre que moi c'est bien de toi qu'il s'agit, alors que
veux-tu aujourd'hui, je suis ton obligé...

un café peut-être, généralement quand on ne sait pas quoi
demander, ça peut bien passer ; je te l'apporte encore fumant, et
pourtant là, je sens, que cette hypothèse n'est pas la meilleure,
alors en synthèse d'une méthode, je t'affirme que je serai dans
les cordes de ces recherches à suivre, celles que toi tiers tend à
rendre lucides, valides et valables au yeux de leur cible, ces
trucs que je ne détaillerai pas, mais voilà : sois-toi pour moi et
je serais moi pour toi

bien à
billier